



LHIATUS 7

La revue des élèves de Paris-Saclay

métamorphoses

N°3

AVRIL 2020

Qu'est-ce que Hiatus ?

Hiatus est la revue artistique et culturelle des élèves de Paris-Saclay, produite et publiée par le Bureau des Arts de CentraleSupélec, dont elle est originaire. Aujourd'hui cinq grandes écoles participent au projet : **Agro ParisTech, CentraleSupélec, l'ENS Paris-Saclay, l'ENSTA ParisTech et SupOptique** ; sans oublier l'**Université Paris-Saclay** qui soutient le projet et sans qui Hiatus ne pourrait pas devenir une revue inter-écoles. À terme, Hiatus a vocation à s'étendre à tout le plateau de Saclay !

Hiatus vit grâce aux contributions artistiques des étudiants. En effet la majeure partie de la revue se compose de dessins, nouvelles, poèmes, etc. faits par les étudiants – autour d'un thème directeur propre à chaque numéro de Hiatus –, et envoyés à l'adresse mail : bda.hiatus@ml.viarezo.fr. Chaque année, ce sont trois numéros qui sont publiés : deux disponibles sur Internet, et un en format papier **imprimé en 2000 exemplaires et distribués gratuitement aux élèves du plateau de Saclay.**

L'édito



étamorphoses, d'aucuns pensent de suite à Ovide et ses fameuses *Métamorphoses*, d'autres aux papillons et autres bestioles, transformés de larves chétives en insectes majestueux, d'autres encore pensent au futur et au spectre du changement dans sa globalité !

Car en effet, la métamorphose, c'est l'évolution, le changement, la transformation ! Du grec *μεταμόρφωσις*, c'est littéralement « *la forme qu'il y a après* ». Et ce qu'il y a après, c'est à nous de l'écrire ! Malgré le destin et le hasard qui nous imposent leurs choix, nous sommes en mesure de changer le monde et d'orienter son évolution par nos actions. La métamorphose porte en elle cette dualité : nous sommes à la fois acteurs et victimes de celle-ci. C'est finalement à nous qu'il incombe de penser à toutes ces métamorphoses possibles, afin de réaliser celles qui nous conviennent le plus !

Après cet aparté philosophique, revenons donc au cœur du sujet, au cœur des *Métamorphoses*. **Car guidés par cette ligne directrice, ce ne sont pas moins de trente-trois étudiants – originaires de plusieurs établissements du plateau de Saclay – qui ont contribué à Hiatus**, en nous envoyant leurs dessins, poèmes, articles, photographies ou nouvelles. En effet, Hiatus est un espace d'échange et d'expression pour les étudiants qui se sentent l'âme d'un artiste (*peut-être est-ce là le début d'une nouvelle métamorphose*). Nous vous présentons dans ce numéro le fruit de leur labeur et surtout de leur imagination débordante en espérant que cet aperçu des *Métamorphoses* saura vous combler.

Et Hiatus ne s'arrête pas là ! Nous vous présentons également un dossier écrit par nos soins, et s'intéressant à trois thématiques majeures : l'Art & la Culture, l'Actualité de nos établissements, et le monde de l'Entreprise. Le contenu de ce dossier sera bien évidemment mis en regard du thème « *Métamorphoses* » qui – vous l'aurez compris – structure l'ensemble de ce numéro. Nous en avons profité pour interroger plusieurs personnalités sur le sujet, comme Claudie Haigneré – astronaute et ancienne ministre –, et Elizabeth Ducottet – ancienne co-présidente du METI (Mouvement des Entreprises de taille intermédiaire).

Merci à tous nos contributeurs et bonne lecture !

A.B. & D.S.



Première partie

Contributions étudiantes

p. 3 **Sans Titre** – Louis Newman

p. 4 **Le Sculpteur de la Statue** – Adonis Rima

p. 6 **Le moi intérieur** – Jennifer Chebel

p. 7 **All Might & Deku** – Alexis-Raja Brachet

p. 8 **Ar Poch'an - De la lenteur** – Louarn

p. 11 **Draw this again** – Céline Duan

p. 12 **Encrée dans le miroir** – Jehanne Reboud

p. 14 **Songe** – Nicolas Vaysse

p. 15 **Écailles** – Jolan Tissier

p. 16 **Prince & Cobbler** – Luca Froger

p. 18 **Dessillement** – Ewen Quimerc'h

p. 20 **Mer de nuage** – PLM

p. 21 **Dossier *Hiatus***

p. 22 Culture

p. 30 Étudiant

p. 36 Entreprise

p. 40 **Deuxième partie *Contributions étudiantes***

Ce numéro de **Hiatus** est composé de trois parties : deux parties consacrées aux contributions artistiques des étudiants du plateau de Saclay, en début et fin de la revue, et organisées autour de deux axes principaux que nous vous laissons découvrir. Entre ces deux parties se trouve un dossier dans lequel vous trouverez des articles sur l'art et la culture, sur l'actualité étudiante et sur des entreprises. Le tout sur le thème « **Métamorphoses** » bien sûr !



Louis Newman
CentraleSupélec

Le Sculpteur de la Statue

Il m'arrive souvent de penser à la sculpture que mon ami a fabriquée... Cette statue et lui avaient hanté toutes ces nuits où je n'arrivais pas à dormir, et ce depuis notre rencontre fatidique le 24 janvier dernier. Ce jour-là, il m'avait invité dans son drôle d'atelier pour que je découvre son œuvre en cours. Cette statue était pour lui le parachèvement de sa carrière. J'ignorais cependant tout de cette idole de pierre. Sûrement, si j'en avais su plus, je n'aurais pas passé le perron de sa porte. Mais je vins à ce rendez-vous, poussé par la curiosité de ce que l'esprit étrange de cet homme avait pu créer. En entrant je fus surpris par un amas de pierres bouchant l'entrée de son atelier. Notre sculpteur se dégagea donc de ce bloc terne à forme vaguement humanoïde pour m'expliquer la situation. Il fut bref, comme à son habitude. Un client lui avait demandé une statue pour orner son jardin et il avait accepté. Cependant, je crus discerner dans ses yeux qu'il n'était pas prêt à se contenter d'une simple sculpture. Je regardai ensuite la drôle de montagne qui se tenait à ses côtés. Les traits de taille, grotesques, lui donnaient un air presque grossier. Le matériau n'avait aucun reflet et brillait par son mat médiocre. A côté d'elle se tenait le sculpteur, concentré dans sa tâche. Je ris intérieurement en pensant que par rapport à la statue, mon ami faisait presque humain. Quant à lui, il m'avait oublié, absorbé qu'il était par son travail. Ne souhaitant pas rester, du moins en tant que simple spectateur, je quittai rapidement les lieux.

Ce ne fut que deux semaines plus tard que je revins. Il ne m'avait pas donné de nouvelles depuis, et comme je passais par hasard devant son immeuble, j'osai sonner à sa porte, espérant qu'il m'ait vu. La porte s'ouvrit rapidement et je tombai nez à nez

avec la statue. Ses traits s'étaient raffinés et son visage laissait transparaître une émotion que je ne sus pas transcrire sur le moment. Le matériau s'était révélé diablement efficace, lui donnant un teint qui sous la lumière de l'entrée, faisait penser à de la peau. Le sculpteur de cette merveille était à ses côtés, quasiment immobile et recouvert de plâtre. Ces deux semaines ne semblaient pas avoir amélioré sa misanthropie naturelle et c'est à peine s'il répondit à mes questions sur la statue. Je me demandais comment cet homme qui n'avait jamais su exprimer l'agacement pouvait accoucher d'une telle œuvre. En partant, je fus effrayé par la porte qui claqua juste derrière moi. Mon ami avait fermé sa demeure un peu fort, par humeur ou par accident. Intrigué cependant, je décidai donc de revenir plus souvent.

Cette promesse fut hélas rapidement oubliée, et ce ne fut qu'une dizaine de jours plus tard que mes doutes reprurent, m'obligeant à pénétrer dans son obscur atelier. Après être entré, je crus observer mon sculpteur caché dans les ténèbres de la pièce. Il avait pris l'habitude de travailler à une luminosité à laquelle le commun des mortels ne pouvait s'habituer. À peine fit-il mine de se retourner. Ce ne fut que lorsque je m'avançai pour le saluer que je m'aperçus de mon erreur. Ce qui était en face de moi n'était en fait nulle autre, que l'étrange sculpture de mon compagnon ! Surpris, je mis quelques secondes pour retrouver son auteur, assis dans un des recoins de son bureau. Immobile et recouvert de plâtre, il était entouré d'un nombre impressionnant de croquis qui parsemaient le sol de la pièce. M'avait-il remarqué ? Toujours est-il que les grognements qu'il poussait ne m'éclairèrent pas sur sa situation, ni sur sa santé. La statue, elle, donnait l'impression de

vibrer par la foule d'émotions qu'elle dégageait. Je crus notamment reconnaître de la tristesse et du regret dans son visage si expressif. Tout ceci me frappa si fort que je trouvai rapidement une excuse pour rentrer chez moi. Sur le perron cependant, je ne pus m'empêcher de regarder une dernière fois cette statue.

Ce fut avec cette image en tête que je revins deux jours plus tard. Il était tard mais une force irrémédiable me poussa à aller vérifier ce que devenaient mon ami et la statue. Je rentrais sans frapper dans la pièce plongée dans les ténèbres. Je distinguai alors deux formes, qui se détachaient de l'encre qui étouffait l'atelier. Cependant, malgré mes efforts, je ne sus distinguer ni l'une ni l'autre. Les deux semblaient également vivantes, également mornes. La peur me clouait au sol, quand soudain l'une d'elle - statue ou homme ? - commença à bouger. Mes jambes me conduisirent à toute allure vers la sortie et je courus jusqu'à chez moi.

Le lendemain, porté par une nuit de rêves et de cauchemars, je franchis la porte de son atelier. Il avait curieusement ouvert les fenêtres, et une douce lumière inondait la pièce. Mon ami avait un grand sourire au visage et me montrait à grand renfort de compliments la statue qu'il avait achevée. Celle-ci était splendide, d'un teint magnifique et d'une beauté sans pareille. Elle semblait même se mouvoir dans la pièce, dans une sorte d'appel à l'aide silencieux. Troublé, ce ne fut que lorsque je fus retourné à ma demeure que je pus me calmer et reprendre le fil de mes pensées.

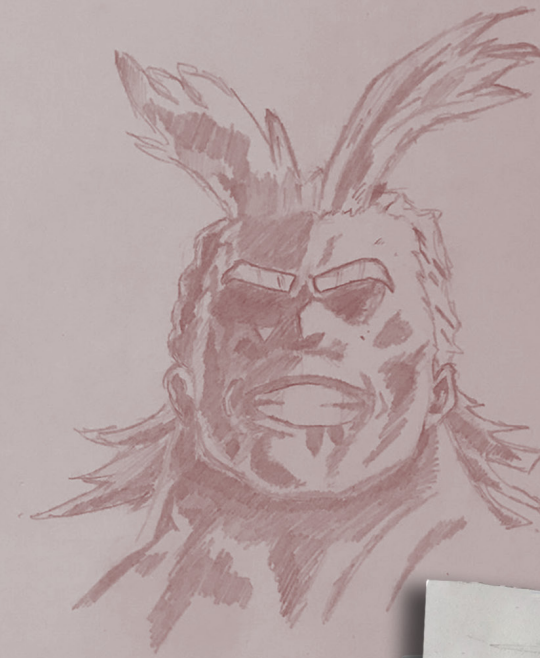
Je rencontre régulièrement mon compagnon. Nous discutons sur beaucoup de sujets maintenant. J'ai finalement pu racheter la sculpture à son ancien propriétaire. Elle est toujours là, dans mon jardin. Et à chaque fois que je regarde son appel au secours, je pense à mon ami le sculpteur.

Le moi intérieur

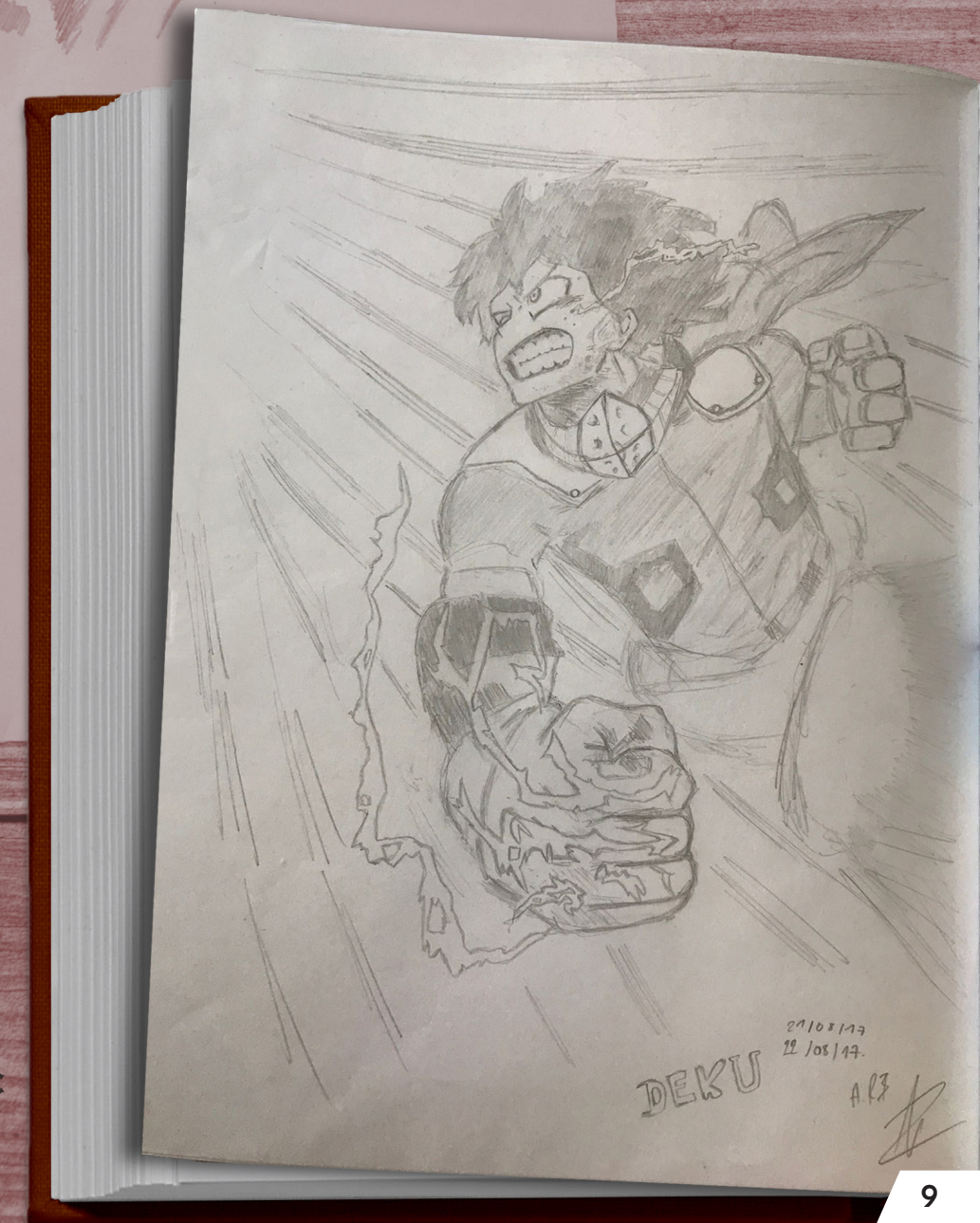


« Sachant que la métamorphose est un processus biologique par lequel un animal se développe physiquement après la naissance. J'ai pensé que je dessinerais une image qui représente le changement d'un être humain. J'ai été inspiré par une photo que j'ai trouvée en ligne. Ce dessin représente le changement intérieur d'un être humain où ce dernier se développe en quelque chose de très beau. Et pour moi, c'est la métamorphose humaine. »

Jennifer Chebel - Université Paris-Saclay



ALL
MIGHT
ET
DEKU



ALEXIS-RAJA
BRACHET

CENTRALESUPÉLEC

21/08/17
22/08/17
DEKU
A.R.B.

Ar Poc'han

De la lenteur

La lame usée du couteau glisse lentement sur le bois, arrachant de fins copeaux qui tombent en cascade sur la table. Avec des gestes précis, l'homme fait émerger une fine silhouette animale du bloc de chêne ramené de la terre ferme. Sa main sûre dégage deux courtes oreilles et un museau pointu, puis trace soigneusement les traits de la face. L'espace d'un instant, il pose le canif, passe sa main rugueuse dans sa barbe poivre et sel, et caresse le bois du bout du doigt. Encore quelques coups, et le renard prend sa forme finale, assis, les pattes entourées de sa queue. Le vieillard donne la touche finale à la statuette en découpant soigneusement deux yeux grands ouverts, puis pose le résultat sur la lourde table de bois rêche. Son regard longe les contours de la pièce arrondie, ne s'attardant pas sur le lambris en bois de Hongrie, et s'arrête sur la fenêtre

ouverte vers les flots environnants. Au dehors, la nuit commence à tomber, rapprochant encore un peu plus l'heure de la tempête annoncée. Le vent siffle contre les lourds blocs de pierre qui composent l'éminence grise. Le vieil homme n'a même pas besoin de regarder par le carreau pour savoir que les flots s'agitent en bas de la tour. Son instinct aiguisé par des années de vie dans ce vaisseau de pierre lui souffle que les lames d'eau écumeuse commencent à balayer les quelques mètres de roche nue sur lesquels repose la monumentale construction. Soudain, un cliquetis retentit dans la bâtisse, et le vrombissement

sourd et continu d'un moteur au fioul se fait entendre. Jadis, c'était au veilleur des mers d'aller allumer le feu, mais c'était désormais la fonction d'une petite minuterie bien huilée. Le regard serein, il se contente de vérifier que les faisceaux de lumière parcourent les vagues comme d'ordinaire.

Alors que les ténèbres envahissent la pièce, l'homme finit par se lever pour allumer l'ampoule nue qui illumine la salle d'honneur, furète quelques instants parmi les lourds volumes de cuir abrités dans une commode de bois épais, puis revient s'asseoir dans un des fauteuils molletonnés entourant la table ornée d'une rose des vents, les mains chargées. Délicatement, il bourre la pipe héritée de son grand-père, l'embrase d'une allumette bien placée, puis ouvre le carnet choisi, celui qui relate les premières heures du rocher. Le phare avait été construit plus d'un siècle auparavant, sur un caillou perdu au large que les marins de l'endroit n'avaient même pas songé bon de nommer. De son écriture appliquée, le contremaître de l'époque relate tous les détails du monstrueux chantier, de la décision de construire un nouveau phare pour sécuriser la pointe à la fin du chantier, quelques décennies plus tard. Les ouvriers venaient chaque matin à bord d'un bateau à vapeur, puis approchaient le rocher et ses eaux agitées à bord d'une barque frêle, si le temps le permettait. Ils avaient commencé par aplanir le rocher à coups de burin, le plus souvent les pieds baignés par les vagues submergeant la roche affleurante ; puis ils avaient amené les lourds blocs de pierre, un à un. Les premières pierres avaient dû être amenées par la barque, puis tirées le long d'une corde tendue au ras des flots entre le rocher et l'embarcation si les conditions ne permettaient pas de trop approcher le rocher. A un rythme lent, le géant des mers avait commencé à émerger des flots, bravant le vent et ses premières tempêtes. Le contremaître rapportait comment le premier gros coup de vent subi par la structure avait failli faire chuter plusieurs blocs en équilibre

précaire à son sommet provisoire ; l'ouvrier de garde sur le chantier avait grimpé les premiers degrés pour les rétablir en toute urgence, sauvant plusieurs jours de travail. Plus tard, les blocs avaient été montés directement depuis la barque par un solide palan de chêne. Alors que le phare prenait sa forme longiligne de tour solitaire, étage après étage, de son stockage à sa salle d'honneur en passant par ses salles de vie et sa salle d'opérations, il avait été nommé Ar Poc'han, le macareux, car le vent soufflant dans le chantier poussait des chuintements sourds rappelant le cri discret de cet oiseau du large ; le nom lui était resté, lui qui se dressait déjà fièrement face aux tempêtes et qui veillerait bientôt avec fidélité sur les bateaux venant de la terre lointaine, tout comme deux macareux veillent l'un sur l'autre. Finalement, par un beau jour ensoleillé comme seul la mer bretonne sait en offrir, les ouvriers avaient posé l'armature métallique tout au sommet du long pilier de pierre, et le feu abrité en son sein avait pour la première fois illuminé les écueils proches.

Le gardien de phare repose le carnet à sa place, là où il trône depuis des années. Avec un soupir, il éteint la froide lumière électrique malgré la nuit désormais à peine troublée par la lueur du phare. Cela fait longtemps qu'il n'a plus besoin de lumière pour se repérer dans sa demeure. D'un pas tranquille, il gravit les quelques marches qui mènent au dernier vrai étage du phare, qui abrite le système de communication avec la terre ferme et les cartes marines des environs. Le poste radio, vieux de quelques dizaines d'années, grésille faiblement dans l'obscurité, comme frétilant à l'approche de la communication du soir. Le vieil homme rajuste son bonnet, dégage le micro accroché au poste, et attend l'heure exacte. Soudain, une voix lointaine retentit et résonne dans la pièce.

« Ar Diwaller à Ar Poc'han. Point de la situation ? »

Le gardien tousse un instant, et énonce d'une voix calme mais fatiguée.

« Bonsoir Ar Diwaller. Le vent est levé, 40 nœuds par Nord-Nord-Ouest. De gros nuages noirs sont arrivés avant la tombée de la nuit, la tempête ne devrait plus tarder. »

Depuis le temps qu'il vit tout seul dans le phare, il n'a plus vraiment l'occasion d'utiliser sa voix.

« Merci Ar Poc'han. Profite bien, c'est peut-être ta dernière tempête. »

Le vieux gardien pousse un soupir inaudible.

« Merci Ar Diwaller. Passe le bonjour à ta famille. »

Le centre de la terre ferme continue sa routine en posant la même question aux autres phares de la région. Sauf les jours de ravitaillement, les points météo sont les seuls moments où le vieil homme peut entendre une voix humaine. Cela lui convient parfaitement, il n'a plus de famille proche avec qui discuter, et ses amis ne sont pas du genre à donner des nouvelles, bons bretons qu'ils sont. Le vieil homme se replace dans sa chaise, et se perd dans ses pensées, écoutant la valse des communications. Après tout, il a encore le temps.

Soudain, la radio se tait, laissant le silence retomber dans la pièce comme une chape de plomb. C'est une chose étrange, une voix qui s'éteint. Pendant les premières années de sa vie dans le monstre de pierre, le gardien avait craint le silence. Il avait accepté cette fonction parce qu'il aimait la solitude et l'océan, et surtout parce qu'il aimait avoir le temps. La plupart des gens sur la côte pensent que la vie face aux éléments est une vie sous pression, alors que c'est la plus lente de toutes. Rien ne vient troubler le cours de la journée, puisque ni les rafales du vent d'ouest ni les lames scélérates ne parviennent vraiment à faire trembler l'édifice. Au bout de quelques mois après son arrivée, fort de ce nouveau constat, il avait pris peur que sa routine ne s'enferme dans un mutisme malsain. Alors, il avait occupé ses mains de toutes les façons possibles, briquant le phare de fond en comble, des baies vitrées du sommet à la lourde porte de métal du rez-de-chaussée ; puis il avait parcouru les années d'archives laissées par ses prédécesseurs, et noirci de sa propre écriture des dizaines de volumes ; et il avait sculpté des centaines de morceaux de bois flottant, taillé des pierres ou des éclats de rochers amenés par les vagues jusqu'au pas de sa porte. En arrivant sur Ar Poc'han, il pensait n'y rester que quelques mois ; il était retourné à terre un moment, avait commencé à fonder une vie avec une jeune fille de son village, mais l'appel des éléments s'était fait trop pressant, trop oppressant, et il avait demandé à retourner sur le rocher, accompagné de sa compagne. Ils étaient jeunes et fous, pensaient pouvoir s'accommoder de vivre seuls

dans le vaisseau immobile. Malgré la joie de revenir parmi les hurlements du vent, et passée l'euphorie des premiers jours, la peur était revenue. Il avait eu peur que le silence s'installe entre eux, qu'il les sépare à jamais et interrompe définitivement son mode de vie si précieux. Alors, il avait parlé, parlé, le plus souvent tout seul, pour combler le silence. Au départ, elle s'était prise au jeu, ses yeux bruns rieurs pétillant lorsqu'ils parlaient de tout et de rien, de leur village natal et de la puissance des éléments. Mais elle s'était lassée, et il ne s'était pas arrêté. Ce petit jeu-là avait continué quelques années durant, quelques années où la rancune s'était installée en pourrissant les bases de leur relation. Les yeux bruns ne riaient plus du tout alors, et après une dispute particulièrement violente, elle avait décidé de quitter le phare dès le prochain ravitaillement. Depuis la mise en service du phare, les ravitaillements étaient une affaire dangereuse et complexe. Les fortes vagues qui déferlaient sur sa base empêchaient toute embarcation de s'approcher trop de la sereine sentinelle, et par conséquent tout transfert vers le vaillant édifice se faisait au moyen d'un câble tendu entre la barque et la lourde porte. Ces opérations étaient toujours très risquées, et ne se faisaient que si les conditions étaient réunies. Ce jour-là, forte de sa colère et de sa volonté de quitter le terne monument, elle avait décidé de procéder au ravitaillement malgré l'avis tranché de l'équipage à terre.

Le gardien soupire. Décidément, c'est vraiment une chose étrange, une voix qui s'éteint. L'espace d'un instant, il repense à ce vieux disque, « La voix des nôtres », qu'il avait trouvé dans le bahut de son père. C'était un enregistrement de Jean-Lorris, un militant socialiste du début du siècle, qui s'adressait aux hommes de l'an 2000, espérant l'avènement de nouvelles technologies, de la paix et de la révolution. Mais surtout, ce qui avait frappé le gardien alors encore à terre, c'était la tristesse de la voix du militant déplorant que faute d'avoir enregistré des disques à temps, personne ne pourrait plus jamais entendre la voix des grands orateurs comme Jaurès. Quelle perte pour l'humanité, que tant d'éloquence puisse s'éteindre d'un brusque coup de feu ; et quelle perte pour un homme, qu'une voix tant chérie puisse s'éteindre en disparaissant dans les flots. Désormais, quelques larmes coulent sur la joue du gardien, suivant les sillons de ses rides et dérivant vers sa barbe soigneusement taillée. Il ne s'était jamais remis de sa perte, de la façon dont elle avait glissé de la nacelle vers les vagues scélérates, après une violente rafale de vent, et surtout de la façon qu'elle avait eu de ne jamais reparaître, malgré tous les cris et les pleurs. Voilà pourquoi il avait passé plusieurs

dizaines d'années de sa vie quasiment exclusivement sur le phare, ne descendant que rarement à terre pour de grandes occasions ou des visites médicales. Bien des années après, il avait compris son erreur. Ce n'est pas le silence qu'il faut craindre, mais bien la mort de la parole ; non pas la lente transformation qui mène à une affectueuse absence de mots, mais bien la disparition soudaine de ces derniers.

Lentement, le gardien se relève. Il le sait, c'est l'un des derniers jours où il tient son office. Dans quelques heures à peine, il passera son dernier appel vers la côte, puis ce sera la fin, la fin de son travail et la fin des phares. Ar Poc'han sera le premier à être automatisé, du fait de sa dangerosité ; mais les autres suivront bien vite, car les hautes sphères en ont décidé ainsi. Et alors, la voix des phares s'éteindra aussi, et l'on n'entendra plus jamais la radio crachoter quelques nouvelles rassurantes. Le gardien soupire une nouvelle fois, il sait qu'il ne peut rien contre le nouveau destin des gardiens des mers, et contre l'inexorable mouvement des choses ; mais au fond de lui, il a peur, car il sait qu'il n'y a rien de pire qu'une voix qui se tait subitement, et pour toujours.

Louarn
CentraleSupélec



Draw this again

Céline Duan (CentraleSupélec)



April 2016

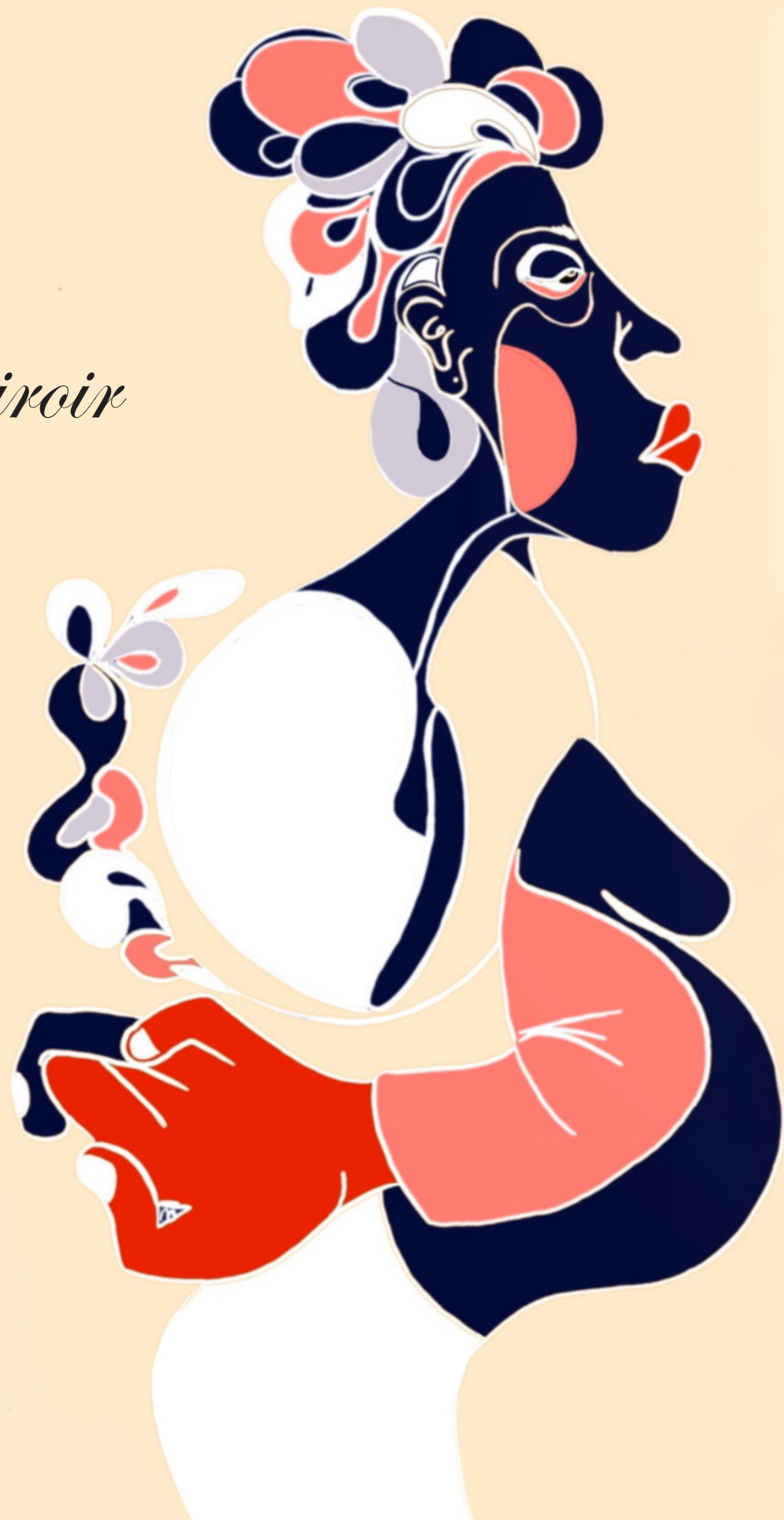


August 2019

Encreée dans le miroir

J'ai réalisé ce dessin avec l'idée que notre reflet à travers le miroir est continuellement en métamorphose, puisque qu'il est déformé par notre perception. Celle-ci étant elle-même modelée par nos pensées qui sans cesse se renouvellent.

Le personnage ici se demande principalement « miroir, miroir : qui serai-je demain ? »



Encreée dans le miroir



Jehanne Reboud
Université Paris-Saclay

Songe

L'histoire du conteur n'est pas celle du conte.
 A l'archange déchu qui l'accable de peurs
 Répond l'homme en détresse armé de ses douleurs :
 Tremplins qu'il établit pour transcender sa honte.
 Embourbé dans son mal, l'artiste, de sa boue,
 Semblable à l'alchimiste extrait l'or le plus pur ;
 Tout ce travail d'orfèvre à son œuvre le noue.
 Mutation fondatrice et geste salvateur,
 Élan que même un sage eût peine à retenir,
 Tout n'est que changement, tout n'est que devenir.
 Au fil de sa mission, l'homme se fait auteur.
 Mais cette transition mystérieuse et innée
 Où l'origine peut se confondre avec l'être
 Recèle le danger de vouloir apparaître
 Prophète de son sort, roi de sa destinée.
 Heureux est le poète éclairé qui se sait
 Objet, autant qu'acteur, de sa noble existence :
 Sans crainte, il met sa foi dans sa nouvelle essence,
 Enivré d'un refrain qui jamais ne se tait.

Nicolas Vaysse, CentraleSupélec

Écailles

Le patient avait vomi dans la nuit. La maladie faisait effet. Le virus se propageait dans ses artères, ses veines. Il me tendit son bras. Une tâche verdâtre venait d'y apparaître. Rien de bien alertant pour un observateur dont l'œil n'eût pas été exercé par les dizaines de malades qui s'étaient succédés dans cette même cellule, ces derniers mois. Mais pour moi, c'était là que le travail commençait. Le patient me regarda, d'un air inquiet.

« Vous savez ce que c'est ? » me demanda-t-il. Je ne répondis rien.

Deux heures après, lorsque je revins, la tâche avait progressé. Large comme deux fois la paume de ma main, elle donnait à la peau du patient l'aspect de celle d'un crocodile. Protégé par mes gants en latex, je la caressai. La texture était râpeuse. Cette nouvelle couche de l'épiderme semblait solide. Résistante. On aurait dit une sorte de carapace en formation. Le regard du patient semblait pris de doute.

« J'ai mal. S'il vous plaît, j'aimerais quelque chose contre la douleur. »

Je revins après trois autres heures. Le patient était livide. Son regard dévasté m'appela silencieusement quand j'entrai dans la pièce. « Vous allez me soigner ? » dit-il. Je n'osai pas répondre. Son bras était entièrement recouvert. Bientôt, les écailles allaient se propager sur le reste de son corps.

« Bougez votre bras », ordonnai-je. Son visage se crispa. Il ne put pas.

Trois autres heures passèrent. Le patient était en sueur. Il avait le visage de quelqu'un qui luttait de toutes ses forces pour ne pas perdre la vie. Le visage de quelqu'un qui allait bientôt perdre la lèvre inférieure, aussi.

Le patient fut agité de quelques sursauts. Des élancements, depuis son ventre qui respirait encore jusqu'à sa gorge presque paralysée. Il vomit. Il vomit mais une partie de ses fluides corporels resta bloquée. Il toussa, toussa plus fort. Son visage devint paniqué. Ses membres se secouèrent. Dans un élan de terreur,

il se redressa et parvint à expulser le liquide qui obstruait

Jolan Tissier
CentraleSupélec

ses voies respiratoires.

Dans ce mouvement, son bras couvert d'écailles bougea lui aussi. Le patient avait réussi à déchirer la plaque verte qui l'enserrait. Il hurla de douleur. Du sang mêlé de pus se mit à couler depuis la brisure de la croûte.

Laissant échapper de petits sanglots, il me regarda d'un air implorant. Je lui tournai le dos.

Lorsque je revins le voir pour la dernière fois, trois heures de plus s'étaient écoulées. Le patient était complètement pris de folie. Les éclaboussures de vomit, infectées par le virus, avaient fait naître des écailles de reptile sur tout son corps. Mais il s'en préoccupait bien peu. Il souffrait. Il souffrait parce qu'en criant, il avait brisé la carapace qui bloquait sa gorge, et que depuis elle ruisselait de sang vert sombre.

Peut-être fut-ce en réaction à mon arrivée, peut-être fut-ce fortuit, le patient frappa sa tête sur le sol de toutes ses forces. Il me regarda d'un air résigné et hurlant. Il laissa échapper un son rauque mais son expression laissait comprendre qu'il voulait en donner bien plus. Il jeta encore sa tête contre le sol. Du sang jaillit, cette fois. Il recommença. Puis il continua, encore et encore. Il parvint à libérer sa voix. Ses hurlements furent accompagnés de sang, expulsé dans la pièce tout autour de lui. Le patient poursuivit son manège pendant une quinzaine de minutes. Jusqu'à ne plus ressembler à rien d'humain. Un corps à la peau de reptile, à la tête cabossée, à la mâchoire pendante et presque arrachée.

Il se leva. Courut à travers la pièce aussi bien qu'il le put. Se jeta contre le mur avec la ferme intention de s'y fracasser le crâne. S'affala au sol. Puis tout fut fini.

Ce patient avait survécu dix-huit heures et trente-cinq minutes avec la maladie. On pouvait faire mieux. On devait faire mieux. Je saisis mon talkie-walkie.

« Patient suivant, s'il vous plaît. Nous avons encore gagné en efficacité. »

Prince & Cobbler

« Jack Cobbler. Enfin je te retrouve, sale crapule.

- John Prince. Moi qui me demandais si tu étais toujours sur mes traces. »

Jack, debout dans une pièce plongée dans la pénombre de l'oubli, continuait de vaquer à ses activités comme si de rien n'était. Son couteau trop épais tranchait en fines lamelles la carotte terreuse qui allait bientôt faire partie de son potage. Seul un léger frisson avait trahi la perturbation que cette irruption avait faite dans son quotidien maintenant paisible, au moment où John avait posé son regard lourd de reproche sur lui, sans qu'il puisse toutefois le voir.

« Tu sais pourquoi je suis ici, continua John avec impatience.

- Je ne savais même pas que tu existais encore, répliqua Jack avec un calme presque oppressant.

- Tu possèdes quelque chose qui m'appartient, lança sèchement John. »

Jack leva soudainement les yeux vers le miroir qui lui faisait presque face pour lancer un regard dur à John :

« Et pour quelle raison je te la rendrais ? Pour quelle raison je te laisserais reprendre les affaires en main ? »

John fit un pas en avant. Il descendit d'une marche le petit escalier qui menait dans la cuisine. Le bois grinça.

« C'est assez évident. Regarde ce que nous étions, regarde ce que tu es devenu. Les hommes les plus riches du territoire, et maintenant un pauvre hère en cavale. »

Le long cou de John se tendit en avant : un geste intrusif ; Jack se replia sur lui-même presque par instinct.

« C'est fou ce que tu as changé. Si je ne te connaissais pas mieux, je prétendrais que c'est la peur de la mort qui t'a fait changer de cheveux, d'attitude et de visage. On ne t'appelle même plus par ton véritable nom. Pas étonnant que j'ai eu de la peine à revenir vers toi. »

Jack jeta un coup d'œil dans la glace. Pour lui, ses rides restaient la déformation la plus radicale qu'il avait subie ces dernières années. Il croisa de nouveau le regard perçant de John : un regard inquisiteur, pas observateur.

« N'essaie pas de me rendre responsable de la mort de Verrou, s'exclama brutalement Jack. Ce n'est en aucun cas à moi d'assumer cette responsabilité. »

John crut se sentir en position de force. S'appuyant nonchalamment sur la rambarde, il lança un « Ah bon ? » presque narquois.

« Quand bien même Verrou serait mort par ma faute, comment pourrais-tu me le reprocher ? répondit Jack

en faisant volte-face, l'air décidé. Tu l'as dit toi-même, je ne suis plus la même personne, ce jeune associé aux dents longues de Verrou que tu as connu il y a cela quelques années. Il s'est écoulé trop de temps pour que je réponde de ce crime. »

John recula, remontant d'une marche pour se donner de la prestance :

« Un peu de courage, Cobbler. Aie la force d'assumer tes actes. »

Sa respiration s'accéléra quand il vit la main de Jack reculer vers la table, cherchant quelque chose d'invisible à ses yeux, mais dont il crut deviner la nature. Il savait ce que ces années de solitude avaient fait de Jack, et ne voulait pas en faire les frais.

« Tu as déjà fait preuve de faiblesse à ce jour-là, poursuivit John, bredouillant presque. Aujourd'hui, c'est le moment de...

- De faiblesse ? s'enquit Jack d'un air méprisant. Parce que tu penses qu'en ayant vécu la même situation avant moi, tu peux me donner des leçons et prétendre que je suis faible ? Peut-être que je le suis, je ne sais pas, mais je ne supporterais pas que tu prétendes avoir manifesté d'une once de force face à Verrou ! »

Jack se saisit d'une carotte, et la cassa en deux d'un coup de dents. Son interlocuteur, rassuré, revint à la charge :

« Moi aussi, j'ai eu l'occasion de le tuer, comme toi. Mais je ne l'ai pas fait, pas seulement par pitié, mais aussi par force. Ce que je vais te dire va te paraître naïf, mais tuer quelqu'un, c'est perdre son humanité. C'est absolument abject, indescriptible.

- Et cela, comment le sais-tu ? répondit Jack en reposant un regard lourd de colère sur lui. Tu n'as jamais été confronté au meurtre, tout juste à la mort peut-être. Pourquoi le meurtre te fait-il si peur, au fond ? Parce que tu as peur de voir partir tes proches ? Parce que tu as peur de ta propre mort, peut-être ? Ou bien est-ce la pourriture qui te dégoûte ? Ce n'est pas beau à voir un cadavre. Et encore moins à sentir !

- Il n'y a pas que cela, l'interrompit vivement John. La vie d'un homme, de n'importe quel homme, est une chose extrêmement précieuse. J'ai beau avoir peu vécu, des siècles de civilisation, de livres et de culture me l'ont appris. »

Jack se calma. En quelques secondes, il était devenu froid, rigide, comme jamais John ne l'avait connu. Et son regard balayait tranquillement l'habit richement

orné de John, d'une cadence lente.

« Oui, je lis aussi. À chaque livre que je ferme, j'aperçois les possibilités, des centaines de vies que je n'ai pas vécues et que je ne pourrais pas vivre. Et pourquoi cela ? À cause de gens comme toi, qui reviennent et veulent me faire assumer mes actes. Comme si on en avait besoin ! Qui suis-je ? Un corps et un esprit, peut-être, mais à vos yeux, quelqu'un, une personne responsable, ou devrais-je dire une personnalité. C'est limitant. C'est creux. »

John resta muet. La transformation ne l'avait pas frappé à ce point auparavant, mais maintenant, les choses apparaissaient de plus en plus clairement.

« Que fixes-tu ? continua Jack, d'un ton toujours aussi neutre. Oui, maintenant, tu dois penser que c'est moi qui suis creux. Mais même vide, je suis infiniment plus moi-même que toi, lorsque tu étais devant Verrou, avec ton joli petit pistolet et cette gâchette que tu n'as pas poussée seulement parce que tu ne pouvais pas la pousser. Pourquoi ? A cause de ton éducation, de la trace que la société a posée sur toi ou bien ta peur des cadavres et de la mort. Je ne sais pas. Mais ce qui me dégoûte, c'est que tu n'as rien fait. Tu n'as même pas tenté d'éviter sa mort. La survie de ta potentielle victime est juste arrivée, comme est arrivée ta naissance et comme arrivera ta mort un jour. Et moi, je serai coupable parce que dans le passé, une personne que je ne suis plus a eu le courage de faire un choix ?

- Tu te caches derrière tes mots, Jack. Tu es juste un sociopathe sans cœur qui cherche à se justifier, à se mentir à lui-même pour se cacher l'horreur qu'il a perpétrée. »

Jack commença à marcher d'un pas machinal, puis s'arrêta net :

« Mentir. Se mentir à soi-même. J'y suis habitué. Quand on a perdu comme moi son identité, on y a recours tôt ou tard, car il faut bien passer entre les maillons du pacte social qu'ont tissé tous les autres sans se faire repérer. Cependant, il y a une différence subtile entre ces deux types de mensonge. Quand on ment devant sa propre face, on crée un pacte autrement plus fort que le pacte des autres, de leur grand mensonge, leur trame de

souvenirs sur laquelle ils osent poser les fondations de la notion de responsabilité. La différence, c'est que quand on se ment à soi-même, on sait au fond qu'on dissimule la vérité, c'est là, quelque part. Quand on prétend avoir une identité comme toi, on oublie le mensonge pour vivre dans le confort de la normalité. »

Immuable à son tour, John avait le souffle court.

« Pourquoi ne dis-tu plus rien ? s'enquit Jack. »

Sa présence restait menaçante, mais il semblait étrangement apaisé.

« Maintenant que tu as cru voir mon vrai visage, tu penses que je vais prendre ce couteau de cuisinier auquel tu jettes des regards anxieux comme pour invoquer superstitieusement sa pitié, et te le planter dans le cœur ? C'est parce que tu crois me connaître sans savoir qui je suis. Personne ne peut savoir qui je suis. Il manque en effet une pièce cruciale à la petite narration que tu sembles t'être construite : le sociopathe sans respect des lois et sans cœur que tu as face à toi n'a pas tué Verrou. En réalité, tu me dégoûtes. Tu es un égoïste. Si tu avais été à ma place, tu ne l'aurais pas tué uniquement pour ménager ta précieuse sensibilité, tes petites idées ou celle de ton entourage. Moi ce n'est pas pour ces raisons que j'ai laissé vivre Verrou. J'ai fait un choix éthique. Tu penses rejeter le meurtre car tu y as mûrement pensé, car tu as compris à quel point cet acte est quelque chose d'ignoble qui te ferait perdre ton humanité ? Non, le seul ici qui se ment au fond à lui-même, c'est toi. Tu n'as aucun courage. Moi, j'en aurais été capable, mais je ne l'ai pas fait. »

John se débattait intérieurement. Puis son attitude changea lentement, et il finit par souffler d'un ton résigné et las :

« Alors tu n'as vraiment pas besoin de moi ? Tu penses t'en sortir, seul, face aux décisions que tu vas devoir prendre ? Et bien plus difficiles que celle-ci, sois-en sûr.

- Je t'ai déjà oublié, affirma Jack. Je suis seul aux commandes. »

Mais il n'y avait déjà plus trace du jeune homme bien habillé qui se tenait il y a quelques instants sur le petit escalier.

Luca Froger

1689 - 2020

(CentraleSupélec)

DESSILLEMENT

THE END.

Ces deux mots vinrent clôturer le film. Médiocre, comme prévu. Je n'ai jamais aimé James Bond, ni aucun film d'espionnage d'ailleurs : la " virilité " de ces agents secrets frôlait le machisme à un tel point que ça en devient ridicule ou révoltant, selon la façon dont on prend les choses. Et puis ce n'est pas tout : la violence toujours plus exacerbée, les coups de feu, les mensonges inhérents à leur soi-disant profession de gentlemen... Pour couronner le tout, leurs intérêts sont souvent malsains. Ça me dégoûte. Mais bon, je voulais faire plaisir à Yossi, mon mari, alors je l'ai accompagné. Après tout, il m'accompagne bien au théâtre, lui qui a horreur de ça. Il est doux comme un agneau, et à vrai dire je ne comprends pas trop sa passion pour James Bond, lui qui est si calme, réservé et authentique. Il cherche justement peut-être un peu de rebondissements à travers ce loisir ?

À la sortie, Yossi me tint la porte. Il resta un peu derrière pour laisser passer une vieille dame. C'est ça, un gentleman.

Je marchais vers la sortie, la tête encore tournée en arrière vers Yossi. Et la réalité me rattrapa dans un fracas maladroit ; j'avais bousculé l'homme devant moi. Il s'était arrêté brutalement en haut de l'escalator, stoppé lui aussi. Une pomme roulait par terre, tombée dans le choc. L'homme l'ignorait complètement et regardait devant lui, bouche bée.

Un frisson me parcourut l'échine. Au lieu de l'habituelle dispersion des spectateurs à la sortie du film, le monde s'était immobilisé. Une vingtaine de statues silencieuses.

Une voix mal assurée brisa le silence. " Ça sent mauvais. " Yossi m'avait rejoint et grimaçait en regardant en bas de l'escalator. Trois hommes masqués et armés de fusils d'assaut tenaient les spectateurs en joue. L'un d'eux, le chef à en juger sa tenue, tentait de communiquer avec le public. Il hurla une phrase en arabe, mais personne ne semblait le comprendre. Le public se renfermait dans un silence mêlé de peur et d'incompréhension. Ce n'était pas moi ni Yossi qui allions arranger la situation : nous ne parlons qu'hébreux et anglais. Il avait l'air particulièrement agacé, et la tension monta d'un niveau quand il enleva le cran de sécurité de sa Kalachnikov dans un beuglement rauque.

Subitement, Yossi écarta l'homme devant lui, s'assit de côté sur la rampe de l'escalator et descendit en glissant, attirant l'attention de tout le monde. J'aurais peut-être pu trouver cela amusant, ou même un peu sexy, mais pas dans une telle situation.

" Yossi ! Qu'est-ce que tu fais ? "

Il s'avança vers le chef et engagea la discussion. Je ne pouvais plus l'entendre, il était trop loin. Mais je pouvais lire sur les lèvres du Chef une langue que je ne connaissais pas. Mais que faisait Yossi ? Le film lui était monté à la tête ? La tension semblait s'apaiser un petit peu, mais le calme relatif fut brisé par les cris de pleurs d'un bébé. Yossi haussa la voix. Puis le Chef cria, et ses acolytes braquèrent leurs fusils vers le public. Yossi recula d'un pas, et le Chef avança vers lui.

Yossi, je ne comprends rien...

Le chef pointa son fusil vers Yossi, qui leva les mains en l'air.

" YOSSI ! "

Le cri m'avait échappé. Terrorisée.

Tout le monde se retourna vers moi. Sauf Yossi. Il profita de la confusion pour s'accroupir, et bondir vers le chef. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Le Chef s'en rendit compte. Trop tard. C'était Yossi le prédateur. Le terroriste, la proie. Il lui attrapa le cou et le fit tomber, avec un mouvement subtil et efficace. Du même geste, il rattrapa le fusil. Le pointa vers la tête du Chef. Au moment où la tête de celui-ci cogna le sol.

Je ne savais même pas que Yossi savait se battre.

" Grace, aide-moi ! " cria-t-il.

Une femme surgit de la foule et frappa l'un des acolytes à la tête. Lui arracha son pistolet des mains. Le dernier terroriste hurla, et Yossi tira sur lui. À la cheville.

Les trois terroristes à terre.

Yossi me regarda droit dans les yeux et sortit un téléphone.

" L'Institut, ici Yossi. On va avoir besoin d'aide. Cinéma du centre de Tel-Aviv. "

Yossi ? L'homme que je regardais m'était inconnu. En moins de 3 minutes, le Yossi que je connaissais s'était métamorphosé.

" Viens. Dans mes bras. " Yossi s'approcha de moi et je reculai instinctivement.

" Qui es-tu ? " Je tournai la tête, mais il me prit dans ses bras, et je perdis connaissance.

" Ça va ? " Yossi me secoua. Je me réveillais lentement.

J'étais dans ses bras, au cinéma. Le film était terminé et la lumière allumée. Le générique se terminait lentement.

" Je sais que tu n'aimes pas ce genre de film, mais tu n'es pas obligée de t'endormir ! Regarde, tout le monde est parti... "

Désorientée, il m'aida à me lever.

" Allez, lève-toi ! Et change-moi cet air maussade ! "

" La scène de la prise d'otage était quand même très tendue, ne trouves-tu pas ? J'ai eu des frissons... " Mon mari était toujours aussi froussard. Avais-je transposé le film sur lui pendant mon sommeil ? Serait-ce un signe de mon inconscient qui me signale une envie de virilité, malgré mon refus apparent ?

Nous sortîmes de la salle. Je tremblais de manière visible, confuse de mon rêve.

" Bah alors, tu as l'air toute nerveuse ! Ça ne va pas ? Ne prends pas les escaliers, on va prendre les escalators, c'est sûrement mieux. Tu as vraiment l'air retournée de ta petite sieste. "

Je fixai le sol.

Sur le tapis rouge, une pomme.

Mer de nuage

Elle tient ses bras autour de ses jambes, et serre. Sa poitrine veut s'ouvrir, pour que son souffle se calme. Ses yeux la brûlent et, fermés, ils lui montrent sa mère lui sourire en haut de la colline. Elle serre plus fort, mais le souvenir ne veut pas partir. Elle ne voit rien au travers de ses larmes, elle sent son cœur grossir, grossir, il veut sortir lui aussi, il ne peut pas, sa gorge l'en empêche, et elle s'abandonne, car ses larmes ne tariront pas ce soir. Alors elle y pense, puisque son cœur le veut et veut revoir sa mère. Maman est partie. Papa lui a expliqué qu'elle était malade, tellement que vivre lui faisait mal. Dans sa famille, les femmes ont ce droit de partir, de ne faire qu'un avec le monde quand elles souffrent trop. Elle l'avait accompagnée en haut de la colline, et Maman s'était tournée vers elle, lui avait souri doucement et s'était retournée vers le ciel. Papa lui a pris la main, Maman est devenue légère comme un rayon de soleil. Un souffle de vent l'a prise et l'a déposée là-haut, un nuage fragile dans le ciel orageux, un éclat blanc dans tout ce gris. Papa a dû la porter sur le chemin du retour, elle ne sentait plus rien. Et maintenant, elle ne sent plus rien non plus. Elle voudrait elle aussi se changer en nuage et rejoindre Maman, mais ses jambes ne veulent pas bouger, ses yeux ne veulent pas arrêter de pleurer. Elle s'endort, serrée contre elle-même et blottie contre le mur.

La nuit elle se réveille, se lève, elle arrive à marcher. Elle veut revoir Maman, la mer est calme après la tempête. Elle sort de chez elle, la brise chuchote dans les feuilles de l'arbre qu'avait planté sa mère. Elle se hisse dans la barque d'un pêcheur du village, et rame jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus voir

les dernières lumières du port. Il fait noir désormais, seule la Lune l'accompagne, et sa mère aussi, peut-être. Elle aussi veut devenir un nuage, elle veut partir et la rejoindre. Elle n'a pas peur, juste un peu froid, et l'eau a l'air gelée. Elle jette un dernier regard à la côte, elle veut dire au revoir à Papa, lui dire qu'elle va juste rejoindre Maman, qu'elles veilleront sur lui toutes les deux. Elle se glisse dans l'eau, souffle tous ses pleurs pour descendre profond.

L'eau est froide, elle prend son corps entier, elle la sent la presser partout, porter et bercer ses cheveux, essuyer ses larmes, caresser ses pieds ses jambes, sa poitrine et sa tête fatiguée. Elle est calme enfin, seule au milieu de tout ce vide, éclat blanc dans tout ce noir. Elle descend doucement, loin des derniers rayons de la lune, elle veut respirer mais l'eau l'a prise, ne la lâche plus. Elle veut battre des jambes mais elle ne les sent plus. Son corps est lourd, elle pense à Maman, elle pense que si elle s'en va, Papa va être tout seul. Elle s'endort, apaisée par le remous des vagues là-haut, au-dessus de sa tête.

Isham repasse une dernière fois sur la plage, sa fille a disparu, il l'a cherchée toute la journée. Il voit un reflet blanc, il court et le ramasse. Dans ses mains larges et rocailleuses, la robe trempée de sa fille semble encore plus fragile. Il sait ce qu'il s'est passé, il connaît sa fille, une barque était manquante ce matin au village. Il s'assied sur le sable, les yeux perdus dans l'horizon. Les vagues soupirantes meurent en caressant ses pieds, le vent du large berce ses cheveux avec douceur, il enfouit sa tristesse dans la robe de sa fille, il pleure.

PLM - CentraleSupélec

Illustration : fragment du *Voyageur contemplant une mer de nuages* (Caspar David Friedrich, 1818)

DOSSIER HIATUS

HIATUS CULTURE

- p. 22 Dossier Art & Culture
- p. 26 Métamorphose et peur au cinéma – *Thomas Le Liboux*
- p. 27 Les métamorphoses en littérature – *Club BooCS*

HIATUS ETUDIANT

- p. 30 Création de l'ESA_Lab@CentraleSupélec
- p. 33 Entretien avec Claudie Haigneré
- p. 34 ENS Paris-Saclay : bientôt sur le plateau

HIATUS ENTREPRISE

- p. 36 Prix Yvon Gattaz
- p. 38 Thuasne : Métamorphoses et ETI

Les Métamorphoses dans l'Art

Le thème de la Métamorphose est récurrent dans le domaine de l'art. En effet, l'artiste représente le monde tel qu'il le perçoit, ou ses idées de manière nécessairement subjective. Même dans l'œuvre du peintre académique il y a une distorsion entre la réalité et sa représentation, alors que pour le peintre cubiste cette interprétation de la réalité est assumée et amplifiée. Il ne faut pas non plus négliger les influences des artistes, qui font qu'un sujet artistique initial se retrouve réutilisé et réapproprié au fil des siècles par une série artistique ... Nous vous présentons ci-après quelques exemples de Métamorphoses dans l'Art ...



Man Ray. *Le Violon d'Ingres* [photographie]. 1924. (Centre Pompidou)

Cette photographie s'inspire de l'œuvre du peintre **Jean-Auguste-Dominique Ingres** et ses tableaux de nu féminin comme *La Baigneuse Valpinçon*, que Man Ray admirait. Le titre de l'œuvre vient de l'expression « violon d'Ingres » qui désigne un passe-temps favori (Ingres était un grand amateur de violon, en plus d'être peintre). Le photographe suggère ainsi que son violon d'Ingres, ce sont les femmes ...

Une femme et un violon

Le Violon d'Ingres est une photographie de l'artiste américain **Man Ray**, qui figure Kiki de Montparnasse (la maîtresse du photographe) de dos. Deux ouïes de violon sont superposées à la photographie grâce à un pochoir, ce qui renforce la ressemblance entre le dos du modèle et la table d'un violon.

INGRES, Jean-Auguste-Dominique. *La Baigneuse Valpinçon* [tableau]. 1808. (Musée du Louvre)



La terre



L'air



Les quatre éléments

Le peintre milanais **Giuseppe Arcimboldo** est resté célèbre pour ses portraits suggérés par des végétaux, animaux et objets. Au service de la cour des Habsbourg, il offre à l'Empereur Maximilien II deux séries de tableaux : *Les Saisons* et *Les Éléments*. La première – et plus connue – représente quatre portraits, allégories des quatre saisons, cette série est exposée au Musée du Louvre. La deuxième série, moins connue, reprend le même principe avec les quatre éléments : l'air, le feu, la terre, l'eau, et y intègre de nombreux animaux.

Ces deux séries de tableaux sont en liens (chaque élément est associé à une saison), et ont pour but de glorifier la maison de Habsbourg, dont le pouvoir est légitimé par le spectacle de la nature. Le Saint-Empire se veut immuable, autant que le sont le cycle de saisons ou les quatre éléments.

ARCIMBOLDO, Giuseppe. *Les Éléments* [tableau]. 1566. Huile sur chêne. (Collections particulières)



Le feu



L'eau

Apollon et Daphné

La métamorphose de Daphné en laurier est une des légendes gréco-romaines les plus connues. Pour s'être moqué d'Éros, Apollon est victime de sa colère. Le dieu de l'amour tire ses flèches et crée des sentiments contraires chez Apollon et la nymphe Daphné. Apollon, mû par l'amour, court à sa poursuite tandis que Daphné le fuit. Au moment où Apollon la rattrape, celle-ci implore son père :

« Ô père, aide-moi ! si vous les fleuves, avez un pouvoir divin ; [...] en me transformant, détruis la beauté qui m'a faite trop séduisante. »
La prière à peine finie, une lourde torpeur saisit ses membres, sa poitrine délicate s'entoure d'une écorce ténue, ses cheveux deviennent feuillage, ses bras des branches, des racines immobiles collent au sol son pied, naguère si agile, une cime d'arbre lui sert de tête ; ne subsiste que son seul éclat. – Ovide, *Métamorphoses*, I, v. 452 – 567

Dans cette sculpture du **Bernini**, l'artiste reproduit ce thème mythologique apparaissant déjà dans les *Métamorphoses d'Ovide*.

LE BERNINI. *Apollon et Daphné* [sculpture]. 1625. Sculpture sur marbre. (Galerie Borghèse)

« Marie-Antoinette, Métamorphoses d'une image »

Quand l'on parle de métamorphoses d'êtres vivants, l'on s'attend généralement à ce qu'elles aient lieu de leur vivant. Celles associées à leur mort ne sont en effet que peu ragoûtantes. Pour autant les humains ont un don pour faire vivre ce genre de métamorphoses *post-mortem* : c'est la mémoire collective. C'est ainsi que les personnages illustres rentrent dans le « domaine public » et n'ont de cesse d'être réutilisés comme image ou modèle après leur mort. Le jugement que l'on porte sur leur vie ou sur leur personne est en constante évolution, ou en constante métamorphose devrais-je dire.

La Conciergerie a su parfaitement mettre en avant ce phénomène dans l'exposition « Marie-Antoinette, Métamorphoses d'une image » qui a eu lieu du 16 octobre 2019 au 26 janvier 2020. En effet, Marie-Antoinette en a vu des métamorphoses depuis sa mort ! Son influence est notable dans bien des domaines, et elle est devenue une véritable figure de la culture populaire. Et pas seulement grâce à des blagues de mauvais goût qui continuent encore et toujours de nous faire perdre la tête, je veux dire.

De la figure de traîtresse étrangère, dépensière et oisive, responsable de tous les maux du Royaume pour les révolutionnaires, à l'icône de mode pour les *fashionistas* friands de luxe et d'éclat, la figure de Marie-Antoinette s'est vue réappropriée à travers les époques et selon les populations. L'iconographie de la Restauration en fait une figure de reine martyre, pieuse, et de mère exemplaire en mettant en avant la fin de sa vie – restant digne devant son destin tragique. Les esthètes louent ses actions en faveur de la culture : ses nombreuses dépenses s'expliquent en partie par un mécénat royal actif. Elle réinvente d'ailleurs la mode de son vivant en abandonnant les habits de soies et les contraintes de la Cour pour adopter des tenues plus simples en mousseline – ce qui fera scandale auprès de l'aristocratie ... avant que tous ne la copie puisqu'elle est la Reine. L'on se rappellera également de ses coiffures caractéristiques, les fameux « poufs », qu'elle popularise et qui continuent d'inspirer des artistes comme *Asya Kozina* et ses coiffes de papier baroques. Marie-Antoinette se retrouve même réinterprétée en héroïne adolescente à l'autre bout du monde, avec le manga japonais *La Rose de Versailles*. Ce n'est pas étonnant que de nombreuses

personnalités aient revendiqué leur admiration ou leur lien avec la figure (polyvalente) de Marie-Antoinette, depuis l'Impératrice Eugénie jusqu'à Madonna ou Rihanna.

Largement désidéologisée aujourd'hui, la figure de Marie-Antoinette n'en reste pas moins une référence dans notre culture. Ses nombreuses métamorphoses mettent en relief une personnalité complexe, et sa figure parfois paradoxale – surtout pour ses contemporains – révèle surtout une incroyable modernité pour son époque. C'est une des premières souveraines à s'occuper véritablement de ses enfants à une époque où les enfants royaux sont élevés par des gouvernantes, elle revendique aussi très tôt un espace d'intimité pour contraster avec l'éternelle pièce de théâtre qu'est la Cour avec ses rituels et obligations, essayant d'atteindre une liberté à laquelle les souverains ne sauraient prétendre. **Bien que mal-aimée de son vivant, Marie-Antoinette a su trouver aujourd'hui de nombreux admirateurs !**



Affiche de l'exposition figurant *Wig with Ship* de *Asya Kozina et Dmitriy Kozin* (2016), coiffe en papier, inspirée de la coiffure « Belle Poule » de Marie-Antoinette.

L'Anneau de Gygès, antique écho à l'Anneau unique ?

Près un violent orage, une crevasse s'ouvrit dans la terre, et Gygès – un berger lydien – y descendit. Il y trouva un défunt portant un anneau d'or qu'il déroba. Plus tard, il mit l'anneau à son doigt et découvrit que celui-ci pouvait le rendre invisible. Grâce à ce pouvoir, il séduisit la reine et complota avec elle, avant d'assassiner le roi et de prendre sa place.

Cette histoire nous est présentée par Glaucon dans *La République* de Platon, afin de débattre de l'idée de justice. En effet, agit-on avec justice par conviction morale ou par convention sociale ? Que se passerait-il si un homme avait un tel anneau, serait-il tenté grâce à l'immunité que celui-ci lui procure ? Ou continuerait-il à agir avec justice ? L'invisibilité conférée par un tel anneau métamorphose son porteur autant physiquement – les autres ne le voient plus, et lui non plus cesse de se voir, de se percevoir – que psychiquement – délivré des contraintes sociales en devenant invisible, le

porteur peut céder à toutes ses pulsions sans en être inquiété : vol, viol, meurtre ...

Il existe de nombreux parallèles entre l'Anneau de Gygès et un autre anneau d'or tout aussi légendaire : l'Anneau Unique de Sauron dans *Le Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien. Cet anneau confère également l'invisibilité à son porteur, mais est doublé d'un fort pouvoir corrupteur (car il est de nature maléfique). Ceux qui le portent sont contraints à une métamorphose physique et mentale ; Gollum en est le parfait exemple. Il tue son cousin pour lui voler l'Anneau, puis l'utilise à mauvais escient, avant de se faire bannir de sa communauté. Il se transforme peu à peu en un être méconnaissable, solitaire, et schizophrène.

Les mécanismes sous-jacents à la métamorphose des porteurs diffèrent entre ces deux anneaux, mais pourtant le résultat qui s'ensuit est le même. **De ce fait, est-ce l'anneau de pouvoir ou le pouvoir de l'anneau qui corrompt l'Homme ?**

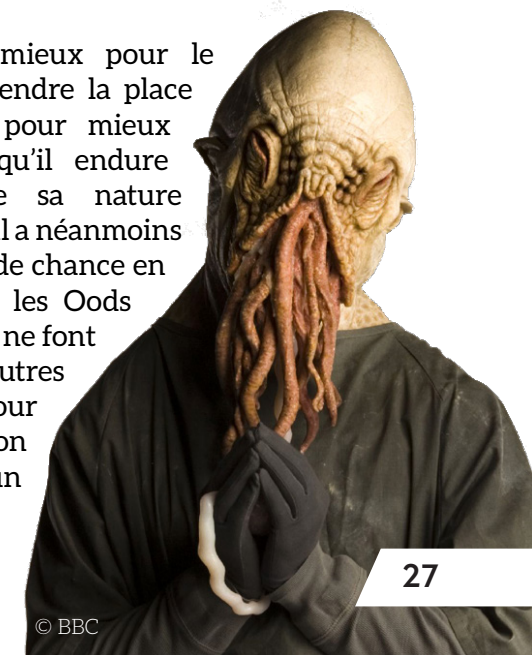
La métamorphose comme punition

Crivains d'hier comme scénaristes d'aujourd'hui, ces auteurs remplis d'imagination ont su représenter toutes les facettes de la nature humaine (ou presque) et aborder tous les sujets ! L'on peut ainsi trouver dans leurs œuvres bien des vices : violences, supplices, torture ... souvent « cachés » dans un décor étranger pour perdre en intensité, mais sans pour autant effacer le message sous-jacent. Avouez-le, vous seriez sûrement plus choqués par les événements de séries comme *Game of Thrones* s'ils se passaient devant vos yeux plutôt que sur votre écran !

Parmi ces châtiments que les scénaristes ont déjà imaginés à notre place, les pires sont sûrement ceux qui déposent l'individu de ce qu'il est, qui l'obligent à changer contre son gré, physiquement comme mentalement ... C'est ce qui arrive à un humain – qui l'a sûrement un peu cherché – dans l'épisode « *Le chant des Oods* » de *Doctor Who* (Saison n°4, 3e épisode). Dans cet épisode, le Docteur arrive sur la planète des Oods, des créatures humanoïdes pacifiques réduites en esclavage par une société multigalactique qui les vend comme serviteur aux humains. Ces Oods esclaves ont été amputé de leur cerveau externe (les Oods en ont deux) – responsable de leur libre arbitre et de leur

personnalité – qui a été remplacé par un traducteur. Pour autant, leur subconscient reste et se manifeste sous trois formes : vengeance, colère et patience. Ood Sigma appartient à cette troisième catégorie, il sert le PDG de l'entreprise qui exploite les Oods. Pour punir celui qui est responsable du malheur de son peuple, Sigma lui administre à son insu un « greffon » Ood à la place d'un tonique capillaire. Ce greffon le transforme petit à petit en Ood, finissant de lui enlever le peu d'humanité qu'il lui restait.

Quoi de mieux pour le maître que de prendre la place de son esclave, pour mieux comprendre ce qu'il endure ? Dépossédé de sa nature humaine initiale, il a néanmoins droit à une seconde chance en tant qu'Ood. Car les Oods sont pacifiques, et ne font pas de mal aux autres créatures, pour eux, cette punition est également un cadeau ...



Métamorphose et peur au cinéma

Entre ostentation et suggestion : *La piel que habito* de Pedro Almodóvar

Lorsque l'on parle de métamorphose, il est difficile de ne pas évoquer l'importante contribution du cinéma à l'imaginaire collectif. Le langage cinématographique peut en effet aller plus loin qu'une simple suggestion de la métamorphose car il permet de transposer à l'écran ce qui jusqu'alors s'était réduit à l'écriture, et donc à la sollicitation de l'imagination du lecteur, ou au théâtre, et donc au recours à des artifices souvent peu réalistes. Ainsi la mise à l'écran du processus de métamorphose peut alors toucher encore plus profondément le spectateur en imprimant en lui des images fortes, voire choquantes. On pense alors à des œuvres emblématiques comme *La Mouche* de David Cronenberg, film dans lequel chaque étape de la transformation est décrite, où la métamorphose organique est montrée sous tous ses aspects, surtout les plus repoussants.

Mais souvent, à trop vouloir montrer, à jouer de l'ostentatoire, l'image vient seulement effleurer la sensibilité et l'intégrité du spectateur sans le remettre en question profondément. C'est alors que le retour à la suggestion, sollicitant davantage l'esprit du spectateur, réveillant ses peurs et ses angoisses les plus profondes, se révèle souvent être bien plus puissant. Un des films jouant le plus de cette suggestion et du malaise du spectateur est *La piel que habito* de Pedro Almodóvar*. Mais avant d'aborder le vif du sujet, peut-être vaut-il mieux présenter l'histoire. L'intrigue se déroule dans la demeure de Robert Ledgar, un éminent chirurgien plastique spécialisé dans la reconstruction cutanée suite à l'accident de voiture de sa femme, cette dernière s'étant suicidée suite à la vision de son visage déformé par les brûlures. Afin de réaliser ses essais, le docteur Ledgard a besoin d'un cobaye, une jeune femme énigmatique enfermée dans ses appartements. À travers ce bref résumé de

l'intrigue, il est possible de remarquer d'emblée les thèmes abordés par Almodóvar dans son film : la chirurgie, l'intégrité de notre corps, la confrontation entre sujet et expérimentateur. Ainsi dès le début du film s'installe une atmosphère inquiétante dans ce manoir où se déroulent des expériences cachées et inavouables. Mais c'est dans la suite du film que le cinéaste se révèle le plus perturbateur dans notre esprit. Parallèlement à cette histoire, Almodóvar

« Mais souvent, à trop vouloir montrer, à jouer de l'ostentatoire, l'image vient seulement effleurer la sensibilité et l'intégrité du spectateur sans le remettre en question profondément. C'est alors que le retour à la suggestion [...] se révèle souvent être bien plus puissant. »

introduit un second personnage, Vicente, un jeune homme, se liant d'amitié à une jeune fille, mais dont la relation se conclut par le suicide de cette dernière. C'est alors que les deux branches du récit se rejoignent. Germe alors dans l'esprit du spectateur l'intuition que quelque chose

d'encore plus gênant et dérangeant se déroule sous ses yeux. C'est ainsi que lentement, le réalisateur nous présente la genèse des recherches du docteur. Ce dernier a en effet capturé Vicente et suite au suicide de sa fille, voulant se venger, a entrepris de nombreuses opérations chirurgicales sur Vicente afin de le faire changer de sexe. Ainsi est révélée au grand jour la vérité sur cette histoire.

Almodóvar se contente de montrer les réactions de Vicente plutôt que de montrer chaque étape de sa transformation. L'idée de l'expropriation du corps et de sa métamorphose suffit à plonger le spectateur dans le malaise le plus profond. Ici aucune scène choquante d'opération chirurgicale, seulement la suggestion et l'image de l'être humain en détresse face à la perte de son corps et donc de son identité. Le réalisateur vient alors toucher au plus profond la question de la métamorphose : ce qui terrifie n'est pas vraiment le changement en lui-même, mais plutôt la perte de son corps et surtout son aspect inéluctable et l'impossibilité de s'y soustraire, car le changement du corps induit le changement de soi.

* **Attention** : cet article présentant une petite analyse des enjeux du film ne peut bien évidemment pas s'empêcher de spoiler la majeure partie du film, à vos risques et périls.

NB : Évidemment est abordé ici uniquement la question de la métamorphose définitive et les peurs qu'elle engendre, la question du travestissement et du déguisement ayant été également traitée dans de nombreux films (de *Certains l'aiment chaud* à *Tootsie*), mais dont les rouages obéissent à d'autres règles et jouant plutôt du comique que de la peur.

Thomas Le Liboux
CentraleSupélec

ALMODÓVAR, Pedro, réal. *La piel que habito* [film]. 2011. 117 minutes.



Les métamorphoses en littérature

Résumés et analyses du thème de la métamorphoses

Docteur Pasavento
Enrique Vila-Matas (2005)

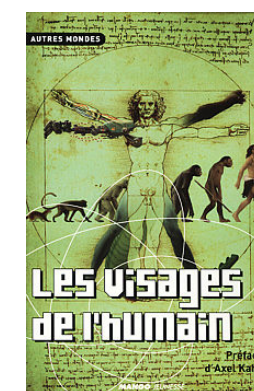
Lors qu'il voyage vers une conférence littéraire, l'écrivain Andrés Pasavento s' imagine disparaître. Il imagine ses proches le rechercher, ses fans se désespérer, le monde s'effondrer. Il décide donc de disparaître, par égo, juste pour s'amuser un peu. Mais personne ne le recherche. Furieux, Pasavento fuit donc pour de bon, vers la France puis l'Italie, il change de nom mais retrouve par hasard un de ses collègues d'antan, devenu fou et qui ne le reconnaît pas... Pasavento se prend au jeu et Pasavento décide alors de totalement disparaître. Il se rend en Suisse, dans un asile, où son idole, Robert Walser, écrivain à la plume invisible, a été interné plus de dix ans : la disparation peut alors véritablement commencer...

Le *Docteur Pasavento*, c'est donc l'art de disparaître, en tant qu'homme, mais aussi en tant qu'écrivain. Mais comment ? S'inventer un autre passé, détruire sa propre plume, est-il possible, de ne plus être personne ? Vila-Matas, écrivain expérimental, poursuit ses quêtes de l'écriture, celle d'une littérature qui parle de littérature, et qui ouvre un abîme.



A.P.

Potentiel humain 0,487
Fabrice Colin (2001)



Dans un futur lointain, Olivier et Humberdeen, deux amis d'enfance, travaillent d'arrache-pied dans une station-service au cœur de la ville la plus célèbre de Mars. Lorsque la société Synetech propose à ses clients de troquer leurs membres organiques contre des prothèses de haute technologie, Humberdeen décide de franchir le pas. Mais

galvanisé par la puissance de son nouveau bras, il décide d'ignorer les avertissements de son ami et de poursuivre l'expérience. Quelle est donc ce mystérieux syndrome qui rend les cyborg aussi froids et inhumains que leurs augmentations ? Jusqu'où se prolongera cette métamorphose mécanique ?

N'hésitez pas à vous plonger dans cette nouvelle de Fabrice Colin d'une dizaine de pages, compilée avec d'autres pépites de la SF dans le recueil *Les visages de l'humain*.

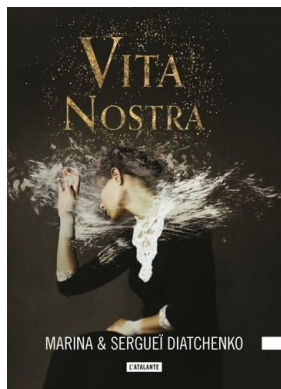
A.M.



Vita Nostra

Marina & Sergueï Diatchenko (2007)

Avec ses médiocres résultats scolaires, Sacha s'attend à redoubler ; mais, pendant ses vacances, un mystérieux homme en noir va révéler en elle, et malgré elle, d'étranges pouvoirs, et la pousser à partir étudier à l'Institut des technologies spéciales dans la petite ville de Torpa. C'est dans cet établissement peu accueillant, où les élèves les plus anciens paraissent impotents, que Sacha va étudier, et découvrir un nouveau monde, où plutôt redécouvrir son monde, et elle-même.



« Vita nostra brevis est
Brevi finietur. »

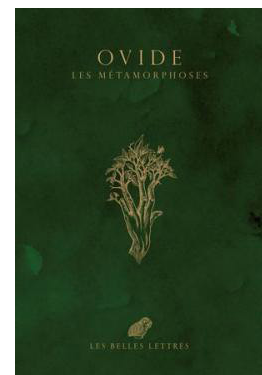
Malgré une entrée un peu artificielle, la ville de Torpa avec son étrange école va rapidement dépayser le lecteur et susciter sa curiosité. Loin des formules et des instruments magiques, c'est à un travail intérieur que va devoir s'atteler l'héroïne, et avec elle le lecteur, pour le meilleur et pour le pire.

B.F.

Les Métamorphoses

Ovide (I^{er} siècle)

Les Métamorphoses sont un recueil de mythes tirés des mythologies grecques et romaines, qui font se rencontrer dieux, mortels, et créatures. Ovide y explore un large spectre de métamorphoses : de l'humanoïde à l'animal (Jupiter en taureau blanc), au végétal (Narcisse en une plante à laquelle il donna son nom) et au minéral (Battos en pierre pour avoir trahi sa promesse), ou encore en d'autres créatures (Salmacis et Hermaphrodite en un être unique).



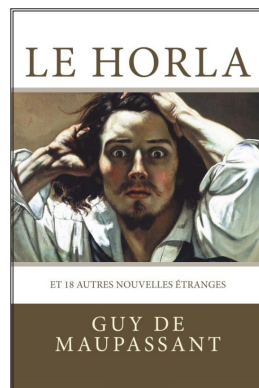
Il y a tellement de mythes qu'il peut valoir le coup de ne se concentrer que sur certains seulement. S'ils sont passionnants, c'est à la fois parce que nous y retrouvons l'origine de récits que nous connaissons déjà, et par l'illustration que le processus

de métamorphose offre des passions, tant heureuses que malheureuses. Enfin, je vous invite à profiter de la lecture qu'en a donné Guillaume Gallienne dans l'émission « Ça peut pas faire de mal » [ndlr : chaque samedi de 18h à 19h sur France Inter pour d'autres lectures] B.F.

Le Horla

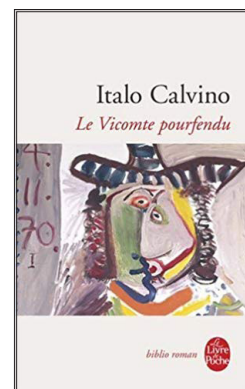
Guy de Maupassant (1886)

Le Horla de Maupassant, c'est le traitement réaliste d'un élément fictionnel. Le protagoniste est en effet hanté par une créature insaisissable, et le livre traite de la manière dont il descend dans la folie alors qu'il écarte progressivement toutes les hypothèses rationnelles à son existence. D.S.



Le Vicomte pourfendu

Italo Calvino (1952)



Après avoir reçu un boulet de canon en pleine poitrine dans une bataille contre les Turcs, le vicomte de Terralba se retrouve coupé en deux dans le sens de la verticale. Seule sa moitié droite revient chez lui, et les villageois se rendent bien vite compte que son comportement s'est transformé : il plonge Terralba dans la terreur en torturant des

animaux, en brûlant des maisons, et en exécutant gratuitement ses sujets. Jusqu'au jour où l'autre moitié est aperçue, aux alentours de la région ...

B.M.

Et d'autres œuvres et auteurs ...

Sur le corps : Amélie Nothomb ;

Sur la réalité : Philip K. Dick ;

Sur la folie : L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde de Robert Louis Stevenson, Le portrait de Dorian Gray d'Oscar Wilde

La Métamorphose

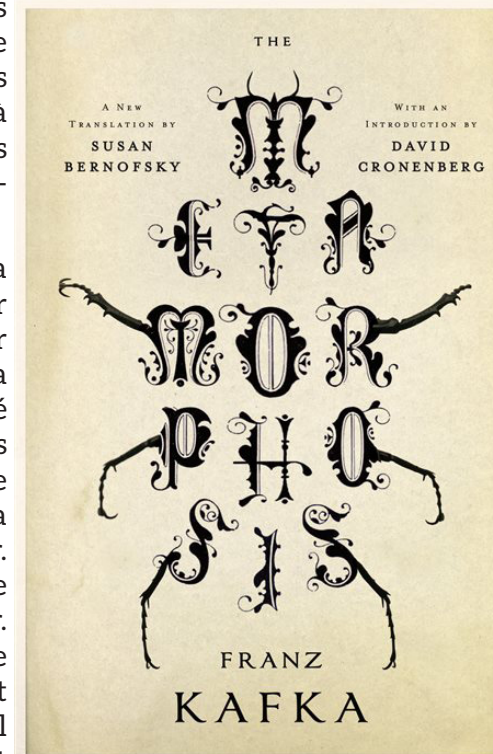
Franz Kafka (1912)

Grégor Samsa, jeune voyageur, se réveille un matin dans la maison de ses parents. Seulement, ce réveil n'est pas comme les autres. Tout d'abord, il est en retard pour aller à son travail. De plus, la perception que les autres ont de lui est altérée : ces derniers ne le voient plus comme l'un des leurs, c'est à dire comme un humain. Eux les humains et lui la bête, bien qu'il possède pensée et parole. À l'apparence d'un cafard à carapace dure, il n'en reste pas moins fragile. Un seul coup de son père et le rejet des êtres chers à ses yeux suffisent à le blesser à mort. Une question est dès lors posée : Où l'humanité se trouve-t-elle à présent ?

Alors que la transformation semble avoir eu lieu chez Grégor, le lecteur comprend rapidement que cela n'est pas si évident. La majorité – constituée des personnes rendant visite à Grégor – pense qu'il s'agit effectivement de la métamorphose du voyageur. Néanmoins, le spectateur ne peut s'empêcher de s'interroger. Grégor, contraint à la solitude dans laquelle l'Incompris est trop souvent isolé, serait tel L'Albatros de Baudelaire dont

« les ailes de géant l'empêchent de marcher ». Lui, espérant cueillir un pétale de la fleur fragile qu'est la liberté, est emprisonné dans sa chambre. La foule persécute et humilie celui qui veut changer la prose de sa vie en poésie, celui qui s'offre à la solitude ne serait-ce qu'un instant pour sortir la tête du tas d'opinions qui l'a toujours recouvert. L'émancipation du personnage vis-à-vis des normes dans lesquelles il vivait est tragique. Dans la boue, on s'aimait soi-disant. En cherchant à s'en extirper, Grégor se voit progressivement haï par tous ceux qui lui promettaient cet amour. Lui ne peut s'empêcher de toujours les aimer. Afin de ne pas attrister sa sœur qui vient régulièrement faire le ménage dans sa chambre, le héros se cache dans un placard. Mais les sentiments changent lorsque la vérité se révèle. Assister à l'émancipation de son fils, de son frère, c'est le voir nous échapper. Or, en amour, il arrive bien

souvent de désirer posséder l'être qui nous est cher. Parfois ce désir est réciproque ; autrefois il ne l'est pas. D'où la jalousie, vraisemblablement refoulée, mais pourtant bel-et-bien réelle. Seulement, cette jalousie, contraire à l'amour, ne peut que le tuer. La réalité meurtrière s'impose à Grégor : l'amour inconditionnel n'est jamais acquis. S'il continue de donner le sien à sa famille, il ne reçoit toutefois plus le leur. En voulant s'émanciper, on finit seul.



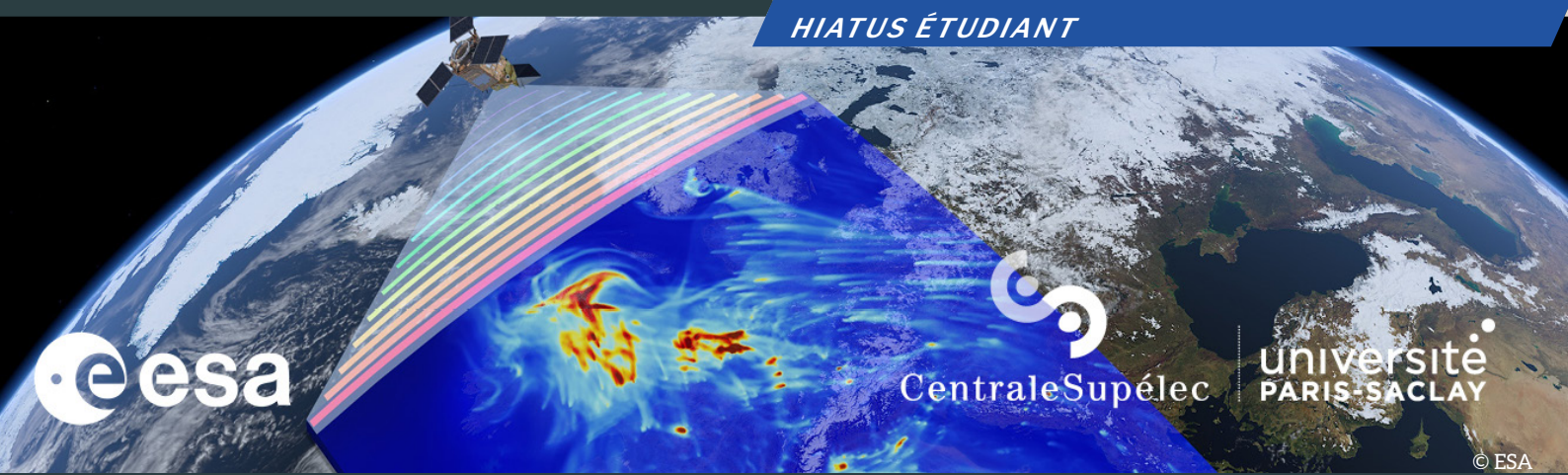
Ainsi, il s'agit plutôt de la majorité qui aurait perdu son humanité, c'est-à-dire sa capacité à aimer. Son père autrefois docile devient une brute blessant mortellement son fils ; sa mère refuse de le voir ; sa sœur, d'abord aimante et attentionnée devient froide, indifférente et impitoyable après que la famille a subi un accident qu'elle attribue à Grégor. Son désir d'affranchissement est vu comme une trahison par ceux qui pensent la métamorphose comme uniquement extérieure. Ceux qui stagnent attribuent tous leurs maux à celui qui s'éloigne.

Qui est finalement touché par la métamorphose ? La vérité semble être à chercher plutôt dans la douleur de l'individu que dans l'opinion de la foule. Cette

tyrannie de la majorité, l'individu la paie. En effet, ce sont les autres qui conditionnent la conscience que le sujet a de lui-même. Grégor finit par se dessécher. Son amour pour sa famille l'a poussé à se résigner. Il meurt comme un cafard. La perception qu'il se fait de lui-même a donc fini par correspondre à celle que les gens lui communiquaient. C.M. & A.A.

Club BooCS
CentraleSupélec

Ces articles de littérature sont une contribution associative du club de lecture de CentraleSupélec. Merci à Adélaïde Allemand, Bonaventure Fontanier, Bilal Manssouri, Antoine Marras, Clément Morhain, Alexis Poignant et Dylan Sechet pour leur participation.



Création de l'ESA_Lab@CentraleSupélec

L'Espace avec un grand E n'est pas n'importe quel espace, pourrait-on dire. C'est encore un lieu nouveau, inconnu et étranger pour nous, malgré le fait que l'espace ait toujours fait rêver, et ce depuis l'Antiquité. L'espace est de plus en plus important de nos jours, et nous vivrions très différemment sans les progrès du spatial qui ont largement facilité les communications, mais aussi stimulé la recherche. De même, le domaine du spatial est en perpétuel mouvement et de nombreuses initiatives ambitieuses ont vu le jour ces dernières années - des entreprises comme SpaceX qui promettent de révolutionner le spatial, mais aussi des programmes scientifiques de grande envergure, comme la sonde Rosetta de l'Agence Spatiale Européenne (ESA).

Dans ce contexte, Romain Soubeyran (directeur général de CentraleSupélec) et Jan Wörner (directeur général de l'ESA) ont signé le 19 Février l'accord portant sur la création de l'ESA_Lab@CentraleSupélec.

« L'ESA_Lab@CentraleSupélec a pour objectif de développer l'intérêt et la connaissance des activités d'exploration pacifique de l'espace et les applications transverses qui en découlent, [...] au bénéfice mutuel des deux organisations et de la société. » - ESA

Ce nouveau partenariat ne vient que renforcer les liens déjà existants entre CentraleSupélec et l'ESA. En effet, il existait déjà à Supélec un cours en partenariat avec l'ESA, et le cours « Observing Earth » du nouveau cursus permet aux étudiants de première année d'entrer en contact avec le domaine du spatial. De même, un certain nombre d'anciens de l'école ont travaillé à l'ESA - comme Claude Chipaux qui

est à l'origine du projet MELiSSA (*Micro-Ecological Life Support System Alternative*) - et c'est d'ailleurs avec le soutien des alumni que le projet d'ESA_LAB@CentraleSupélec a pu se concrétiser.

La création de l'ESA_Lab sera en tout cas une grande opportunité pour tous les étudiants intéressés par le spatial, car c'est à eux que l'ESA souhaite s'adresser en priorité. Il y a encore beaucoup de choses à découvrir et à explorer dans l'espace et ils sont persuadés que nous serons encore plus visionnaires et talentueux que les précédentes générations ! Espérons-le nous aussi en tout cas. Et si l'espace vous semble lointain, n'oubliez pas que de très nombreuses innovations ont pu voir le jour grâce à des recherches liées à l'espace, comme de nouveaux procédés de purification de l'eau, ou des processus de revalorisation des déchets. Heureusement pour nous si nous pouvons avoir la tête dans les étoiles en gardant les pieds sur terre !



De gauche à droite : Laurence Pégurier, Jan Wörner, Maria-Gabriella Sarah, Régis Guinvar'ch, Romain Soubeyran, Laetitia Thirion-Lefevre

Après la signature de l'accord, les étudiants ont pu assister à une table ronde sur le thème « **Changement climatique, urgence et responsabilité** » à laquelle ont participé Romain Soubeyran, Jan

Wörner, Étienne Klein (philosophe des sciences et directeur de recherche au CEA) et Claudie Haigneré (astronaute et ancienne ministre). Nous vous en proposons un résumé ...

Comment voyez-vous l'urgence climatique ?

ROMAIN SOUBEYRAN : L'urgence est évidente et l'impact climatique indéniable. Plus l'on diffère les décisions, et plus ce sera compliqué. Sur ce plan, les ingénieurs ont une responsabilité particulière. Par les innovations qu'ils apportent, ils peuvent contribuer et gérer le problème. Il ne faut pas avoir peur de mettre des contraintes écologiques et environnementales, même brutales.

- Cela permet aussi de faire émerger de nouvelles idées et de nouvelles opportunités pour l'innovation, c'est un défi pour l'ingénieur du XXIe siècle.
- Il faut avoir la capacité de gérer des problèmes complexes, c'est-à-dire trouver la meilleure ou la moins pire solution par rapport à des contraintes souvent opposées.
- Il faut être pragmatique et rationnel : il y a trop de réactions émotionnelles sur le sujet, et il en ressort des politiques incohérentes. Citons par exemple le nucléaire auquel l'Allemagne a renoncé ... ce qui l'a obligé à rouvrir des centrales à charbon !

Nous devons tenir un discours public objectif et rationnel. C'est aussi pour cela que CentraleSupélec a un cursus orienté vers la recherche et l'entreprise, afin d'être en phase avec ces préoccupations.

ÉTIENNE KLEIN : Il faut tout d'abord se rappeler que la Terre est isolée et unique dans le monde que nous connaissons, c'est notre seul foyer. Donc il ne faut pas mettre n'importe quoi dans l'atmosphère ! Également, nous pouvons nous demander : « **Sommes-nous terriens avant d'être humains ?** » notre humanité pourrait être bouleversé par la réponse que nous apportons à cette question.

Je vois qu'il y a trop de réticences à accepter le changement climatique ! Trop de réticences, pour continuer à ne pas à croire ce que nous savons. Le changement climatique continuera à s'accroître quoi que nous faisons, même si nous arrêtons tout d'un coup, et ce à cause des constantes de temps du phénomène en question. Celui-ci a de l'inertie. De plus, il est dur de changer sa façon de penser, mais il est encore plus dur de changer son mode de vie. C'est ce à quoi nous sommes confrontés aujourd'hui.

De plus, les ingénieurs sont aujourd'hui mis en

porte-à-faux par rapport à leurs prédécesseurs et vis-à-vis du changement climatique. En effet, l'ingénieur était traditionnellement relié à l'idée de progrès, mais ce n'est plus le cas maintenant. En parlant de perte de biodiversité, de changement climatique, de pollution, le discours des ingénieurs est désormais répulsif : l'idée de progrès est mise en contradiction avec elle-même.

« Il est dur de changer sa façon de penser, mais il est encore plus dur de changer son mode de vie. »

Nous devons reconfigurer le futur avec ce que nous savons. On ne peut pas laisser le futur en jachère intellectuelle ! À mon époque, tout le monde s'imaginait le futur, faisait des prévisions sur 2000, 2050. Même si elles se révélaient souvent fausses, il y avait une réflexion sur le futur, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Or le futur est comme la nature, il a horreur du vide. Et aujourd'hui, sans autre prédiction, il se laisse envahir par la catastrophe. La question n'est pas d'être optimiste ou pessimiste, car ces deux visions du monde mènent à l'inaction, soit par excès de confiance, soit par désespoir. Il faut être réaliste.

JAN WÖRNER : C'est le spatial qui a découvert le changement climatique. Je pense que pour comprendre le phénomène, nous devons découvrir ses effets par nous-mêmes, en vrai, pas seulement dans les livres. De plus, pour passer des données locales et instantanées de la météorologie à celles globales du climat, il est nécessaire de faire des mesures durant des temps longs. Pour cela, nous devons aussi savoir quelles données utiliser pour ce faire. Il faut combiner les données en tant que scientifique.

Nous avons également besoin de sensibiliser en mettant en récit les données que nous avons. Quand les astronautes vont dans l'espace, prennent des photos, ils sont aussi là pour témoigner de ce qu'ils ont vécu, de ce qu'ils ont vu, auprès des populations qui sont plus réceptives à ce que leur dit un humain plutôt qu'un robot ou qu'une sonde spatiale.

CLAUDIE HAIGNERÉ : Dans le vocabulaire médical auquel j'étais habitué - étant donné que je suis médecin de formation - une urgence va ajouter un préjudice si aucun remède n'est apporté à temps. De même il y a des signes cliniques et des paramètres biologiques à prendre en compte ; afin de poser un diagnostic et essayer de guérir le patient.

En tant qu'astronautes nous avons une responsabilité car nous disons ce que personne n'a vécu ou presque. L'on montre, l'on raconte aux gens. L'on prend également de la distance par rapport à la binarité des pensées, en voyant la fragilité et la vulnérabilité de notre planète depuis l'espace. Notre humanité au sein de notre planète est en question.

Plutôt que de se demander : « Quelle planète allons-nous laisser à nos enfants ? », l'on ferait mieux de se demander : « **Quels enfants allons-nous laisser à notre planète ?** »

Les étudiants ont ensuite pu poser leurs questions aux quatre invités de la table ronde ...

Pourquoi se priver soi-même pour protéger le climat alors que d'autres s'en fichent ? Que doit être la réponse politique ?

J.W. Beaucoup de gens disent « les politiques doivent faire ceci, doivent faire cela ... ». Beaucoup de jeunes gens demandent des lois, des règles, mais est-ce que les gens ont nécessairement besoin de lois pour mieux se comporter ? Nous pouvons prendre des décisions par nous-même. Je ne pense pas que la société deviendra meilleure avec des pénalités ou des contraintes supplémentaires.

Pour le début de la question, je dirai que c'est surtout une question d'éthique personnelle.

E.K. Ce cas me fait penser au syndrome de Hegel : avoir la conscience malheureuse car l'on sait qu'il existe des solutions mais elles sont tellement difficiles à prendre que l'on ne peut pas les appliquer. Il y a une dissonance entre ce que l'on veut faire et ce que l'on peut faire.

Dans l'idée de progrès, il y a une vision d'un Homme « anti-nature », c'est-à-dire transcendant, et qui peut échapper aux lois naturelles que nous connaissons. C'est une idée consolante et sacrificielle qui nous pousse à donner mieux à nos enfants que ce dont nous avons nous-même reçu de nos parents.

Pourtant nature et humanisme ne doivent pas être opposés, et le thème politique ne doit pas être abandonné par l'écologie et l'environnement, comme le proclament certains écologistes radicaux. D'autre part, il est irresponsable de croire que la science va tout résoudre via je ne sais quelle invention utopiste. On ne peut pas être ingénieur et aller à l'encontre des lois de la Science !

La vraie urgence ne serait-elle pas dans les inégalités sociétales plutôt que dans l'environnement ?

C.H. La réponse politique est compliquée, elle doit allier justice et prise de conscience. Il y a une vraie complexité à répondre à ces enjeux, et une question d'acceptabilité à y contribuer. Peut-on changer les choses juste avec des taxes ? Nous avons tous vu ce que ça a donné avec les gilets jaunes. Il y a énormément d'externalités environnementales.

E.K. Il n'y a pas de solution miracle. D'ailleurs, il y a ce que l'on pourrait appeler un « principe inverse du risque ». Le risque n'est vraiment risque que si l'on peut le résoudre. Sans quoi il devient une fatalité (la mort par exemple est une fatalité, car on ne peut pas l'empêcher, elle adviendra quoi qu'il arrive).

Sur le plan des inégalités, il y en aurait même sans changement climatique. Le progrès de ces derniers siècles a permis de donner mieux à tout le monde, mais a également accentué les inégalités, ce qui en soit est paradoxal.

Il y a pourtant des pistes à explorer pour essayer de résoudre le problème. Par exemple, on peut se demander s'il faut faire payer l'énergie à son vrai prix. En effet il y a un vrai déséquilibre de prix sur l'énergie, et ceux qui utilisent le plus d'énergie n'en payent pas toujours le prix :

- En mangeant un bon repas, vous allez absorber 1 kWh d'énergie pour quelques euros.
- En comparaison, le prix de l'électricité pour 1 kWh est de 0,11€ (soit entre dix et cents fois moins)
- De même, un litre d'essence peut fournir 7 kWh d'énergie, sachant que le litre coûte dans les 1,50€, le coût pour 1kWh est faible. Surtout qu'une très grande partie du prix de l'essence est payé comme une taxe à l'État. Ce qui fait que pour 1 kWh d'énergie, là aussi l'on est bien en dessous de 0,10 € hors taxes.

Il faut corriger urgemment ce genre de paradoxe. Et là, il y a effectivement un problème sur le plan politique.

Est-ce toujours une bonne idée de dépenser de l'argent pour le spatial ?

J.W. Le spatial est cher, mais malgré son prix, le domaine continue à être soutenu par la population. Il ne faut pas non plus oublier que la recherche dans le spatial a eu de nombreuses retombées économiques et environnementales positives sur notre vie terrestre.

Il est de notre devoir de continuer à créer de la fascination et de l'inspiration sur le sujet.

Entretien avec CLAUDIE HAIGNERÉ



À l'issue de cette table ronde, nous avons pu nous entretenir avec Claudie Haigneré. Astronaute et ancienne ministre, elle est la première femme européenne à aller dans l'espace en 1996. Elle est actuellement conseillère auprès du Directeur Général de l'ESA.

Depuis la course à l'espace des années 60 et ses réalisations, le domaine spatial continue-t-il à évoluer ?

C.H. Bien sûr ! Le secteur spatial est en évolution constante ! Il y a énormément d'innovation, faites aussi bien par des agences spatiales, que par les sociétés du « new space ». L'on observe un véritable développement de *start-ups* dans le secteur spatial. Et nombres d'innovations vont venir de ces plus petites structures, par exemple c'est déjà le cas pour la miniaturisation des satellites. Les grandes entreprises ou institutions du domaine spatial fonctionnent souvent par innovation incrémentale, alors que les entreprises du *new space* ont des modes d'innovation en rupture avec les pratiques établies.

Il n'y a en tout cas pas de diminution de l'« appétit » pour le domaine spatial, et l'on peut se réjouir de voir que les écoles d'ingénieurs sont toujours enthousiastes par rapport à l'innovation.

L'exploration est aussi un point important en matière de spatial. Les missions actuelles permettent de faire des observations plus précises, et des projets de grande envergure ont pu voir le jour, comme Galileo.

Que pensez-vous des dernières missions effectuées par l'ESA ?

C.H. Ce sont toutes de très belles missions, on pense par exemple à la sonde Rosetta et à son atterrisseur Philae qui ont suscité un grand engouement parmi la population. Néanmoins, en Europe, nous sommes moins forts que dans d'autres pays – comme les États-Unis – pour le « *story telling* » de nos missions, c'est-à-dire la mise en récit de la mission. Il faut inscrire les données dans l'émotionnel, et nous avons réussi à le faire pour

la mission Rosetta. C'est quelque chose d'important pour nous tous – ingénieurs et scientifiques –, je l'ai appris en étant astronaute.

Quel rôle l'Europe joue-t-elle dans le spatial ?

C.H. L'Europe est une chance pour le spatial ! Sans l'Europe, sans la coopération entre nos pays, l'on se serait arrêtés à Ariane 4, et il n'y aurait pas eu de mission de l'envergure de Rosetta. En tout, ce sont 22 États qui coopèrent dans le cadre de l'ESA. Certains projets de l'ESA ont été possibles grâce à la participation de l'Union Européenne, par exemple le programme **Copernicus** (le programme européen de surveillance de la Terre) pour que l'Europe devienne le leader de la réponse à l'urgence climatique ; ou encore le programme **Galileo** (le GPS européen), qui implique une constellation de trente satellites.

Il faut raconter ces succès européens qui restent méconnus!

Comment résoudre les problèmes de pollutions spatiales ?

C.H. Des projets sont en cours de développement comme **CleanSpace**. En effet, certains étages orbitaux commencent à être saturés, ce qui risque de générer des collisions entre débris et satellites, ce qu'il faut éviter. L'ESA et d'autres sociétés étudient la possibilité de nettoyer ces orbites.

Des clauses ou pactes environnementaux peuvent être demandés aux industriels, mais il faut surtout bien définir l'impact de ces phénomènes afin de faire augmenter le niveau de prise de conscience, et garder des arguments de compétitivité.

ENS Paris-Saclay : bientôt sur le plateau !

Découverte de nos futurs voisins, les normaliens

Mélanie Pietri, nouvelle présidente du Bureau des Elèves de l'ENS Paris-Saclay, nous a raconté comment se passe le déménagement, comment les étudiants vivent l'arrivée sur le plateau et comment se déroule la vie associative à Cachan.



Partie I - Le déménagement de l'ENS

Les rumeurs disent que certains étudiants et professeurs de l'ENS sont déjà dans les nouveaux locaux ? Est-ce que c'est vrai ? Quels départements sont concernés ?

Certains départements ont déjà une bonne partie de leur cours à proximité du plateau mais ça n'est pas nouveau (par exemple les physiciens ont leur cours à Orsay, les élèves en biologie aussi...). Concernant mon département (EEA), le déménagement aura lieu en avril. L'administration a déjà déménagé mais le déménagement de chaque département se fait petit à petit. Cela dépend aussi du matériel dans les laboratoires rattachés à chaque département.

Quand est-ce que le déménagement complet sera fini ?

Si par déménagement complet on entend vie associative et départements ce sera plutôt l'année

prochaine. Une bonne partie des départements aura déménagé d'ici la fin de l'année scolaire mais les départements de génie mécanique et génie civil attendront le début de l'année prochaine. Ceci est dû notamment au matériel très encombrant présent dans leur labo et qu'ils doivent déménager.

Pour ce qui est de la vie associative cela est plus complexe car il faut commencer à organiser celle-ci à Saclay sans pour autant délaisser les étudiants qui restent à Cachan.

Organiser une vie associative entre Cachan et Saclay peut être difficile, mais ce n'est pas comme Rennes ou Metz... Qu'est-ce que les normaliens pensent du plateau de Saclay ?

Une bonne partie des normaliens est très attachée à Cachan notamment à cause du fonctionnement de la vie associative et des traditions. Néanmoins, à l'occasion de la journée EXPLORE qui a eu lieu le 31 janvier nous avons découvert nos nouveaux locaux et plusieurs normaliens étaient

satisfaits et surpris du travail de Renzo Piano sur le nouveau bâtiment.

Nous envisageons déjà (et cela a été fait précédemment) des collaborations sur plusieurs projets (développement durable, soirées ...) avec nos nouveaux voisins du plateau.

Comment ça se passe pour les logements ? Les étudiants risquent-ils de rentrer en conflit pour les logements ?

C'est un sujet compliqué. Nous avons un certain nombre de places mais la priorité est faite, à juste titre, aux agrégatifs pour les logements dans les résidences à proximité de l'ENS.

Globalement ce sont les élèves qui font la démarche pour trouver un logement et nous avons un contact avec l'administration pour connaître l'avancement des dossiers et poser des questions. Certains pensent rester sur Cachan jusqu'à la fin de l'année scolaire, d'autres cherchent des collocations chez des particuliers puis le reste fait des demandes via la plateforme du Guichet unique pour récupérer un logement à George Sand ou Jean d'Ormesson.

Concernant les inquiétudes des étudiants de CS, je ne sais pas quelles informations vous avez eu mais les logements qui nous sont attribués sont ceux qui nous étaient dédiés et donc il n'y a pas de « vols » de places ou ce type de chose comme on peut l'entendre.

Les normaliens ne semblent pas partis pour loger à Césal. Seuls les étudiants logeant au Crous pourraient avoir plus de difficulté à se loger.

Partie II - L'ENS

L'ENS est une école ancienne, qu'est ce qui a changé dans son cursus récemment ?

Le diplôme de l'ENS a pas mal changé. L'école cherche à privilégier la pluridisciplinarité qui est valorisée au sein du diplôme. Le statut des normaliens étudiants (non rémunérés) a aussi évolué en particulier pour ce qui concerne les demandes de CDSN (contrat doctoral spécifique normalien).

Statut de normalien, CDSN... l'ENS est un peu différente des autres écoles d'ingénieurs, comment ça se passe niveau associatif ? Vous avez des BdE, BdS et BdA ? Vous faites la distinction entre club et asso ?

Ce que je trouve différent au niveau associatif c'est que globalement 70% des normaliens enchaînent

sur une thèse à l'issue du diplôme (4 ans). Du coup ce n'est pas rare de se retrouver en soirée ou dans notre Kfet avec des 5A, 6A voir 10A. Ça nous permet de rencontrer pleins de monde qui étudie des choses différentes (puisque nous ne sommes pas tous des scientifiques) et de bénéficier parfois de l'expérience des plus vieux sur plusieurs questions.

Nous avons bien des BDE, BDS et BDA comme toutes les écoles du plateau et en général. Nous sommes à peu près une centaine au BDE avec environ 50 membres vraiment actifs. Au niveau du fonctionnement, le BDE gère une large partie de la vie associative d'où le nombre de membres élevé. Il ne s'occupe pas seulement d'organiser des soirées. Nous assurons des permanences le midi et nous faisons à manger pour les adhérents BDE. La liste précédente s'est occupée en début d'année avec le CROUS des états des lieux des nouveaux arrivants et on organise entièrement le WEI du début à la fin. On gère également le contact avec les vigiles et la croix rouge lors des soirées. Une partie du BDE s'occupe aussi de la prévention contre le harcèlement sexuel et suit une formation pour gérer ces problèmes au quotidien. Nous continuerons sur cette voie concernant la prévention alcool et risques en soirée.

Concernant le BDA il dépend du BDE ce qui n'est pas le cas du BDS.

Nous faisons une distinction entre clubs et associations. Un club dépend du BDE et est régi par les statuts et règlement intérieur de l'amicale des élèves. L'assurance qui le couvre en cas de problèmes est également au nom du BDE. Pour les associations, elles sont indépendantes.

Le BDE de l'ENS correspond à notre BdE, plus AdR, plus WEI ! Les asso/club de l'ENS envisagent-ils d'élargir certains de leurs événements à tout le plateau ?

Cela dépendra de chaque club/association mais je pense que ce sera possible. Au sein du BDE nous avons des responsables inter-écoles qui seront les interlocuteurs privilégiés avec les écoles du plateau pour organiser des événements communs. Ce qui a déjà été fait avec la liste précédente pour le BOOM de l'ENSTA par exemple.

Le déménagement va être un choc pour tout le monde et il nous faudra sûrement un peu de temps pour nous habituer à ne plus être les seuls étudiants du quartier du Moulon. Mais l'arrivée de l'ENS Paris-Saclay offre pleins de nouvelles opportunités et possibilités pour la vie associative. Merci à Mélanie d'avoir répondu à nos questions !



Photographie du BDE de l'ENS Paris-Saclay

Prix Yvon Gattaz « Start c'est bien, Up c'est mieux »

Du 11 au 14 Février a eu lieu la Start-Up Week à CentraleSupélec, 800 étudiants accompagnés de 60 coachs étaient réunis en groupe pour travailler sur 150 idées d'entreprise. En clôture de cette semaine, MM. Yvon et Pierre Gattaz nous ont fait l'honneur de remettre le prix Yvon Gattaz à CentraleSupélec, en présence du jury du prix et des six finalistes qui sont venus présenter leurs entreprises devant les étudiants.

Nous avons pu interroger Anthony Cange et Bernard Bismuth, qui ont participé à l'organisation du prix Yvon Gattaz ...



Anthony Cange, Communication Manager à Jeunesse et Entreprises et Conseiller du président Yvon Gattaz

Pourquoi un prix Yvon Gattaz ?

A.C. Des mots du président Yvon Gattaz lui-même :

« J'ai créé ce prix pour concrétiser mon combat de toujours, la création d'entreprises de croissance ! Comme vous le savez, l'emploi est un problème majeur dans nos sociétés, il faut encourager les entreprises à grandir et à créer des emplois. Ce sont les entreprises à forte ambition de croissance qu'il faut accompagner ! Ce prix Yvon Gattaz est là pour le rappeler symboliquement et j'espère que les fonds que j'ai engagés (100 000€ soit 10 000€ par nouveau lauréat pour les 10 prochaines années) vont mettre sous projecteur cette ambition d'ordre social ! »

Yvon Gattaz s'est toujours battu pour les entreprises de croissance, et par ricochet, pour l'emploi. Un combat d'une vie qui s'est traduit

par de nombreux ouvrages littéraires (le premier, *Les Hommes en Gris* chez Robert Laffont), par des créations d'associations (Jeunesse et Entreprises) et divers organismes (METI ...).

Aujourd'hui ce prix est une sorte de consécration, la récompense d'entreprises qui grandissent et qui créent des emplois. Beaucoup de concours existent pour récompenser les entreprises sur leur *business model* ou leur réussite afin d'accompagner les entreprises à prendre forme. Par son symbole et la cohérence qu'il porte, le Prix Yvon Gattaz « Start c'est bien, Up c'est mieux » se concentre sur l'un des problèmes essentiels de toute société : l'emploi.



Bernard Bismuth, ancien Directeur Général de CCI Eurolam

Comment définiriez-vous la notion d'entrepreneur ?

B.B. Un entrepreneur, c'est quelqu'un qui a envie de conduire sa vie professionnelle, de construire le véhicule qu'il va conduire et qui est prêt à affronter le quotidien et ses défis. Pour cela il faut avoir envie de créer, avoir plein d'idées tous les jours, une aptitude à gérer l'activité, une capacité à trouver de l'argent et surtout ne pas avoir peur et rebondir

sur ses échecs. Si l'on n'a pas toutes ces qualités, il faut trouver des personnes complémentaires pour construire l'entreprise et la gérer.

Quel a été votre rôle dans l'organisation du prix Yvon Gattaz ?

B.B. C'est Yvon Gattaz qui a créé ce prix. J'ai organisé la recherche des candidatures et la gestion des réponses.

Quel est l'intérêt du prix Yvon Gattaz selon vous ?

B.B. Pour moi ce prix a un très grand intérêt. Il met en valeur – dans une société qui s'éveille depuis une vingtaine d'années à l'entrepreneuriat – l'impact essentiel de la création d'emplois. Quand l'on crée, l'on est heureux non seulement de son succès personnel mais aussi de l'effet qu'il peut avoir sur toute la société. Yvon Gattaz qui a 95 ans est très sensible à ce qui se passera dans 20 ans et plus et il perçoit une société qui vise à réduire constamment les emplois et qui va laisser une partie de la population inoccupée. Quand l'on est entrepreneur et que l'on crée de l'activité et des emplois, l'on perçoit combien l'on peut apporter à tout ce qui nous entoure.

« Quand l'on crée, l'on est heureux non seulement de son succès personnel mais aussi de l'effet qu'il peut avoir sur toute la société. »

Qu'attendez-vous de ce prix ?

B.B. J'attends de ce prix une vision nouvelle qui se répandra et qui mettra en valeur non seulement la création d'entreprises mais surtout la création d'emplois associée.

Faut-il profondément changer les choses pour réussir ?

B.B. Il faut être prêt à changer beaucoup de choses tous les jours et à s'adapter à un monde qui bouge très vite.

Comment imaginez-vous l'entreprise de demain ?

B.B. J'imagine d'abord la reprise d'entreprises pour les moderniser et je trouve que la transmission d'entreprises n'est pas assez prise en compte. Ensuite j'imagine des entreprises créées par des personnalités très différentes et complémentaires.

Quel sera l'impact des changements de mentalités sur l'entrepreneuriat ?

B.B. Pour moi l'éthique va avec l'économique. Une entreprise qui a des valeurs et qui sait les conserver a plus de chances d'être pérenne.

Qu'a changé la fusion entre Centrale Paris et Supélec selon vous ?

B.B. Une de mes activités est d'être professeur au MBA de HEC. Je vis avec des étudiants de soixante nationalités. Cela donne une vision différente. Le plateau de Saclay est en compétition avec d'autres lieux dans le monde et c'est cela que l'on ressent.

La fusion de Centrale Paris et de Supélec en CentraleSupélec est une initiative extraordinaire qui va dans le sens de construire des écoles d'ingénieurs beaucoup plus larges avec des compétences différentes. Je suis un fervent partisan depuis le début de cette fusion et j'espère que l'on saura aussi étendre le regroupement. On joue la Coupe du Monde, pas la Coupe de France !

Bernard Bismuth Je suis sorti de Centrale Paris en 1966, après quelques mois j'ai décidé de rejoindre une PME qui se lançait dans le monde du futur c'est à dire l'électronique ; très rapidement j'ai créé une activité dans le domaine du circuit imprimé qui venait d'apparaître. Cette activité, je l'ai conduite durant quarante ans en étant actionnaire et dirigeant. Ma fierté est qu'elle existe encore et continue à se développer sur toute l'Europe alors que je ne la dirige plus depuis dix ans et que je ne suis plus actionnaire. La société s'appelle CCI EUROLAM.

« On joue la Coupe du Monde, pas la Coupe de France ! »



Plus d'informations sur www.prix-yvongattaz.com

Thuasne : métamorphoses et ETI

Entretien avec **Elizabeth Ducottet**, PDG de Thuasne et ancienne co-présidente du METI



Elizabeth Ducottet est la **PDG de Thuasne**, entreprise familiale fondée en 1847 par Auguste Cattaert (son arrière-arrière-grand-père, elle représente la 5^e génération). Psychologue de formation, elle reprend en 1991 l'entreprise familiale. Celle-ci était initialement spécialisée dans le textile, avant d'opérer durant l'entre-deux-guerres un virage stratégique vers les dispositifs médicaux textiles (bandages médicaux, genouillères, ceintures, orthopédie...). Engagée pour les ETI, elle fut également co-présidente du METI (Mouvement des Entreprises de taille intermédiaire). Nous avons pu l'interroger le 14 Février dernier ...

Nous l'avons interrogé sur le thème de la métamorphose. Elle pense que c'est un thème très intéressant et central dans le rôle de l'ingénieur.

E.D. « Vous avez choisi un beau thème, "Métamorphoses" c'est original pour des ingénieurs qui sont généralement sur des schémas plus "mécaniques". Vous avez raison de prendre un tel thème. C'est indispensable de s'ouvrir et de faire autre chose que des sciences ! La science, c'est bien, mais s'ils [les ingénieurs] ont en plus la dimension poétique, philosophique, culturelle, c'est mieux !

« La science, c'est bien, mais si les ingénieurs ont en plus la dimension poétique, philosophique, culturelle, c'est mieux ! »

Ce thème me fait penser aux Lettres à un jeune poète de Rilke, un poète qui donne des conseils lui-même à un jeune poète. Il y a une phase de ce recueil qui est sur l'exploration de nos espaces inconnus.

C'est ça l'intérêt d'une entreprise, pas que gagner de l'argent, mais aussi explorer l'inconnu et découvrir de nouvelles choses. »

Elizabeth pense aussi que la métamorphose doit rester au cœur des entreprises car « dans une entreprise, il ne

faut jamais prendre pour acquis ce que l'on a déjà ». C'est en particulier vrai dans le secteur médical, secteur d'activité de Thuasne, qui est constamment bouleversé par les avancées technologiques. Thuasne se demande toujours « Pourrait-on soigner d'autres choses que ce que l'on connaît déjà ? ».

Cette nécessité d'innovation a débuté avec le grand-père d'Elizabeth : « Mon grand-père s'est dit que si nous ne faisons que du textile qui va servir aux habits ou vêtements de sport, il y aura toujours des concurrents, [et potentiellement toujours quelqu'un qui fera mieux que nous]. Alors l'entreprise s'est redirigée vers les dispositifs médicaux textiles (genouillères, protections, ceintures...) ».

La métamorphose s'imisce jusque dans les méthodes de management afin de trouver de nouvelles idées, d'après Elizabeth : « On peut partir vers quelque chose qui est de l'ordre du chaos, du désordre, de la remise à plat intellectuelle. Je crois beaucoup à l'intelligence collective ».

En effet chez Thuasne, une dizaine de grands projets sont suivis par des équipes constituées de personnes aux profils très variés. Ce panel de compétences, d'opinions et d'expériences permet la transformation perpétuelle de l'entreprise. Le désordre que cela peut occasionner ne dérange pas la PDG : « Je n'ai aucun souci qu'il y ait du désordre, parce

que je pense que le désordre – au contraire –, il est préparateur ». C'est le rôle du management d'encadrer ce bouillonnement d'idées : « Le sujet, c'est comment bien manager, comment laisser suffisamment d'expression aux uns et aux autres pour que ce ne soient pas les idées d'un seul, mais les idées de plusieurs. Ça, c'est un vrai sujet ».

Ainsi, en plus des connaissances individuelles, ce qui est important c'est : « Ce qu'apporte chacun à l'entreprise [...] ce qui fait que nous sommes beaucoup plus forts ensemble que ne le serait la somme simple [des personnes et de leurs connaissances] ». C'est une transformation des intelligences personnelles en une pensée multiple.

Le changement est donc nécessaire dans l'entreprise. Mais ne risque-t-il pas de devenir trop rapide au niveau mondial ?

E.D. « Je n'en sais rien, c'est vrai que c'est très rapide et c'est vrai que ça devient quelquefois insupportable. Il faudra sûrement trouver d'autres modes pour la connaissance, on ne peut plus assumer tous ces changements et toutes ces connaissances nouvelles, on ne peut plus l'assumer. Et c'est une trop grande tension. [On ne dort] plus parce [qu'on a] trop d'informations, et c'est un vrai risque ça, donc il faudra sûrement trouver d'autres modes d'approche de l'information. »

Quels sont les problèmes concrets liés à ce changement rapide dans l'industrie et l'économie ? Elizabeth nous donne l'exemple du Coronavirus.

E.D. « Un signal tout à fait faible, qui est passé sous l'horizon jusqu'en Janvier, est en train de perturber en quinze jours la dynamique économique mondiale. C'est-à-dire que, est-ce que ça va s'accélérer ? Oui, sauf qu'une toute petite chose peut mener à une crise très grave.

Et là, on a quelque chose de très intéressant, une espèce de radiographie totale de la chaîne industrielle mondiale : tous les gens qui font de la manufacture, de la ligne de voiture, etc.; il y a trois pièces qui leur manquent, et leurs usines sont à l'arrêt. Donc, on se dit que ça s'accélère,

ça s'accélère, ça s'accélère, jusqu'à qu'il y ait un phénomène qui change les choses, et nous donne une autre façon de penser.

C'est intéressant de se dire que l'on ne s'attendait pas du tout à une mise à nu de l'économie chinoise, comme ça, sur les premiers mois de l'année 2020. Et en fait dans cette accélération, il peut y avoir des effets d'interruption inattendus qui changent beaucoup les choses. Voyez, nous qui sommes des industriels [Thuasne] assez intégrés [en Europe] et assez locaux, on achète très peu de choses en Chine. Et je suis en train de me dire : "Quelle chance que je sois intégrée et que je sois une industrie qui ne soit pratiquement qu'euro-péenne" ».

Quelles métamorphoses pour l'industrie future ?

E.D. « Créons de l'indépendance, recréons de la liberté ! Ne soyons plus totalement dépendants d'un énorme système mondial. **Nous dans les ETI [Entreprises de taille intermédiaire], on a un niveau de liberté très intéressant** par rapport aux grandes entreprises multinationales. »

« Au sein du Groupe Thuasne, l'innovation est avant tout un état d'esprit partagé par tous ses collaborateurs, qui irrigue en permanence l'entreprise. Le numérique est aujourd'hui au centre de son inventivité.

L'innovation fait partie de la culture historique de Thuasne, une entreprise qui a traversé les générations en misant sur l'inventivité, les stratégies de rupture et les technologies industrielles de pointe. Aujourd'hui, Thuasne établit des partenariats avec des start-ups (Taxisens, Voluntis...) pour innover dans le numérique.

L'innovation en chiffres :

- 3,5% du chiffre d'affaires investi en Recherche et Développement (R&D) ;
- 4 centres de R&D : Allemagne, Etats-Unis, France et Royaume-Uni ;
- Plus de 100 brevets déposés ;
- 10 études cliniques en cours pour mettre en évidence le service médical rendu (SMR). »

D'après Thuasne, site : <https://fr.thuasne.com/fr>

M
E
T
A
M
O
R
P
H
O
S
E

« Métamorphose » inspiré du *Lac des Cygnes*

Alexandre Ducros pour *CS Design*
CS Design est le club de design graphique
de CentraleSupélec



Deuxième partie

Contributions étudiantes

p. 42 [behind] & [elk] – Apo

p. 44 Les deux chats – Altaïr

p. 45 Aube crépusculaire – Noc Trick

p. 46 Métamorphose à double sens – SaKimieNoIDeph

p. 47 Le double tranchant du changement – Fen

p. 49 I hope you die, by my side – Mathilde

p. 50 Aurore nocturne – Lyve

p. 51 Métamorphose – Anaïs Eve

p. 52 La Métamorphose de *Syrinx* – Charlotte Drion

p. 53 Daïmôn ou Démon ? – Dorian Serradeil

p. 54 Photographies et métamorphose – Pierre Leclerc

p. 56 Papillonamorphose – Amélie

[behind]



[elk]



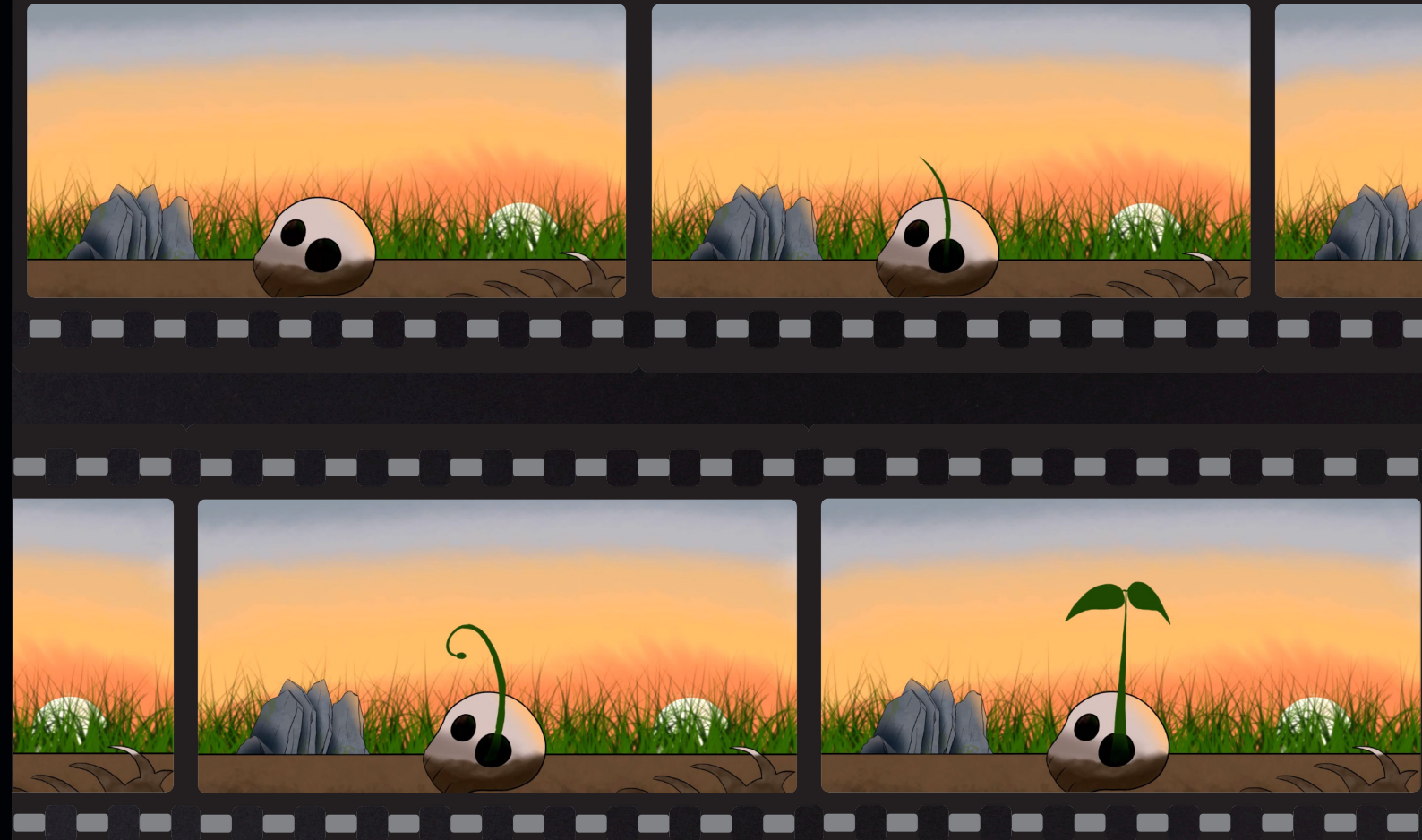
By Apo
Université Paris-Saclay

Les deux chats

Le regard de l'être amoureux
 Ne se fie pas toujours aux yeux
 La métamorphose ainsi observée
 Change à jamais l'aimé.
 Deux chats discutaient un jour
 Des méfaits et tours de l'amour
 «Regarde!» dit le premier félin
 «Regarde ce chien au loin,
 Vois-tu ses crocs, ses babines?
 Son pelage noir, ses oreilles fines?»
 «Je le vois, je le connais bien
 C'est le chien des voisins,
 Plus d'une fois il m'a poursuivi
 À deux doigts de mourir, j'ai fui.»
 «Et pourtant je l'admire»,
 Lui répondit-il, martyre
 «Je ne peux l'oublier,
 Toutes mes nuits, hanté
 Mon cœur bat, je me débats
 L'émotion altère ce que je vois:
 Apparaît un chat, et des plus beaux
 Au pelage fin, et pour yeux joyaux
 Illuminés par son sourire raffiné.
 Je ne peux plus m'en séparer,
 Et j'irais maintenant lui déclamer,
 À ce félin mon chant désespéré.»
 Pris dans l'élan de sa passion,
 Le chat se jette sans réflexion
 Dans la gueule de son pire ennemi.
 «Le regard est trompeur, l'amour aussi»,
 En tira comme leçon le chat qui vit.

Altair
CentraleSupélec

Aube crépusculaire



NOC TRICK
Université Paris-Saclay



© Freepik

Métamorphose à double sens



SaKimieNolDeph
AgroParisTech

Le double tranchant du changement

Camouflée dans cette toile où un vert naturel prédomine, une minuscule chenille procrastine. Ses congénères envolés depuis longtemps, elle reste à contempler le printemps indéfiniment. Elle connaît chaque brin d'herbe de ces terres, errant à son échelle, et se complaît dans cette vie paisible, sans grand appétit. A l'abri d'une écorce de pin, elle économise ses forces pour profiter de chaque lendemain. Pourtant, hissée sur la crête d'un brin d'herbe, elle sent un vent annonciateur de changement. Ce dernier remplace l'agréable brise qui la méprise, à présent. L'univers entier semble désormais lui intimer de s'exiler de ces terres hospitalières. Elle frissonne, recule, refuse et rejette. Elle ne se sent pas prête. Comment pourrait-elle l'être ? La demoiselle préférerait une destinée toute faite, tracée d'une ligne parfaite. Elle reporte cet appel invisible, et repousse vainement cet avènement. Le temps s'écoule tandis que sa conscience refoule ses désirs enfouis.

Une force neuve irrigue ses pattes et lui fait quitter en toute hâte son hôte. La sensation familière de son écorce l'émeut. Un dernier coup d'oeil vers son cher arbre en guise d'adieu, elle atteint les limites d'un monde devenu trop étroit pour ses sens aux abois. Sa seule foi comme guide, elle s'enfonce dans ces bois inconnus telle une ingénue.

« Puisses-tu puiser la lumière en ton âme. »

« Puisses-tu éviter les ténèbres qui te guettent. »

Un rayon de soleil la touche en plein coeur, lui qui bat à cent à l'heure. Une clairière verdoyante s'étend autour d'un étang. Comme si ce lieu endormi n'attendait qu'elle, la brise revient et l'accompagne dans son pèlerinage. Commence alors son incroyable épopée. Couvée par les herbacées, encouragée par le parfum du muguet en fleurs, protégée par la canopée, elle persévère sur son chemin.

La frêle chenille se fraie un chemin au sol, puis s'approche de l'arbre le plus proche. Il lui prête ses racines pour décoller de la terre ferme, son épiderme rugueux pour s'élever et ses cicatrices pour se reposer. Poussée par cet environnement bienveillant, elle atteint une branche solide et s'y installe.

« Reprends des forces, ma tendre amie, tu l'as mérité après cet éprouvant voyage. »

« Si tu as besoin de quoi que ce soit, fais-moi un signe et je répondrai présent. »

« Tu en vaux la peine, tu es vraiment une magnifique chenille. »

Elle s'endort paisiblement, bercée par ces murmures qui chassent ses craintes et sa fatigue. Ces douces paroles cristallisent et se focalisent autour d'elle. Elles se mêlent et s'entremêlent pour former des fils de soie dorée. Leurs reflets argentés scintillent sous une lueur tamisée. Leur douceur l'enveloppe en un kaléidoscope. La chenille accueille chaque mot ainsi magnifié, et construit volontairement sa propre chrysalide.

Aucun rayon ne dépasse l'épaisse frondaison. Un frisson la parcourt. Son tour vient, aucun secours ne pourra lui être accordé. Dans sa persévérance, elle atteint un sous-bois obscur. Quelques mûres viennent donner des couleurs ternes au paysage. Les ronciers s'étendent, menaçants. Ils envahissent chaque passage. Bloquent chaque message bienheureux. Les plantes invasives, denses, semblent l'accueillir en une danse lugubre. Déboussolée. Elle cherche un endroit un peu moins froid. Terrifiée. Par les ombres projetées dans l'herbe rase. La pression la cloue au sol avec cette impression de lourdeur. Elle sent leurs regards sévères et tente de rester fière. Les toxines des arbres rabougris la dissuadent d'y établir son nid.

« Quitte ces lieux puisque rien ni personne n'est désireux de t'ouvrir les bras. »

« Pourquoi te donner tant de mal ? Personne ne se soucie de ton sort, tu es bien seule. »

« Quelle horrible créature. Qu'espères-tu donc ? Tu ne vaux rien. »

Résonnent les mots, qui créent des flots désagréables en son âme. Des vagues à l'âme. Elle se replie dans la vase d'un point d'eau trouble, s'y enfonce sous le poids du désarroi. Elle sent son espoir se défaire et leurs médisances l'envoyer six pieds sous terre. Chaque mot est une lame qui affaiblit sa flamme.

« Amour » ; « Espoir » ; « Bienveillance » ; « Altruisme » ; « Patience » ; « Tolérance »

Acceptant avec soulagement le changement, elle bâtit un cocon qui ne ressemble en aucune façon à ceux de ses pairs. Son propre cocon. Cette décision lui appartient, et, à présent qu'elle est préparée et reposée, elle appelle elle-même le changement pour se l'approprier. A mesure que son corps et ses idées se transforment, elle accompagne chaque mouvement consciemment. Pour retrouver son arbre, sa terre, sa lumière, cette petite créature développe sa résolution fermement face à l'adaptation.

Une faille se dessine sur son abri, telle une porte de sortie ténue. Elle se débarrasse de ces filaments superflus, et dévoile sa forme ainsi acquise. Ses ailes finement dessinées se découpent sur l'écorce brune de son bienfaiteur. Une explosion de couleurs vient illuminer ce paysage, et la nature en fête semble saluer cette nouvelle entité.

Un papillon de jour se doit de briller, alors elle prend son envol puisque plus rien ne la retient. Elle se laisse porter par la brise, l'esprit léger. Elle part exposer fièrement sa propre métamorphose, adressant en silence un remerciement à son environnement favorable.

« Sans valeur » ; « Incompréhension » ; « Mépris » ; « Solitude » ; « Haine » ; « Peur »

Des barbelés l'entourent sans détour, se confondant avec les ronces de son environnement. Puisqu'ils hurlent tous ces viles paroles, alors elles doivent être vraies. La petite chenille se les approprie, démunie. Elle se blâme elle-même, appose une couronne de ronces sur son coeur affaibli. Meurtris, ses idéaux tombent dans l'oubli. Elle s'enferme dans ce cocon telle une prison. Le changement la terrifie, le monde elle le subit. Son corps change pour elle et non par elle, ses ailes se déploient dans la douleur.

Alors qu'elle entrevoit enfin une lueur, elle s'échappe dans cette atmosphère moite. Ses yeux miroitent tandis qu'elle cherche encore un sens à sa métamorphose. Ses ailes arrachées par les barbelés se retrouvent atrophiées. Elle n'a jamais souhaité évoluer, et d'autant moins se perdre dans cette épopée. Son nouveau corps se camoufle au sein des teintes ternes de ce trou.

Un papillon de nuit se doit de se cacher, alors elle se terre dans les fourrés puisque ses chaînes l'empêchent de décoller. Elle dissimule cette cruelle métamorphose qui l'a détruite, adressant avec véhémence sa rancune envers cette assemblée maudite.

L'ambivalence d'une métamorphose se retrouve au travers d'une balance entre soi et autrui.

L'environnement extérieur passe au crible les êtres vivants, les forçant à évoluer constamment. Le pelage du lièvre d'Amérique et de l'hermine se décline en plusieurs couleurs au fil des saisons, tout comme le caméléon qui se confond avec le fond du décor. Pour grandir, les serpents muent et le têtard se mue en crapaud. Le changement est au coeur d'une nature qui se renouvelle avec le temps.

Néanmoins, la direction de ce revirement de situation n'est jamais écrit. C'est par la volonté propre qu'il a lieu, qu'il est accepté ou rejeté. Connaissions-nous nous-même avant de choisir le sens de nos métamorphoses, afin qu'elles reflètent une version en adéquation avec notre coeur et nos principes fondateurs.

Ainsi, nous ne pourrons jamais regretter ce passage nécessaire de la vie, en approuvant avec envie cette phase. Demeurons en phase avec nous-même en choisissant les graines que nous semons.

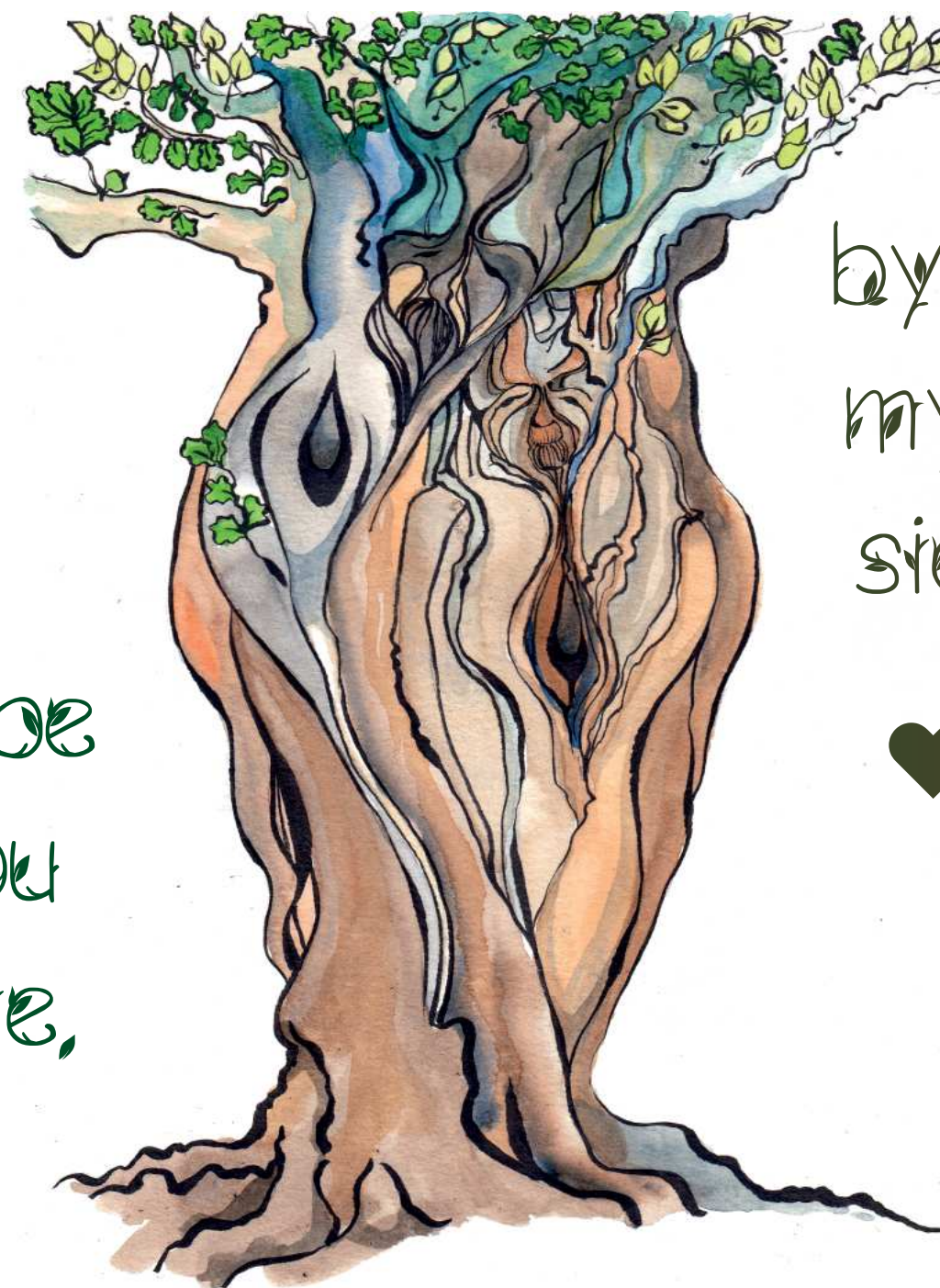
« De l'éléphant à la fourmi,
Les êtres vivants sont tous soumis
A leur environnement
Mais c'est par la volonté que s'accomplit
Le changement. »

Fen

AgroParisTech

I
hope
you
die,

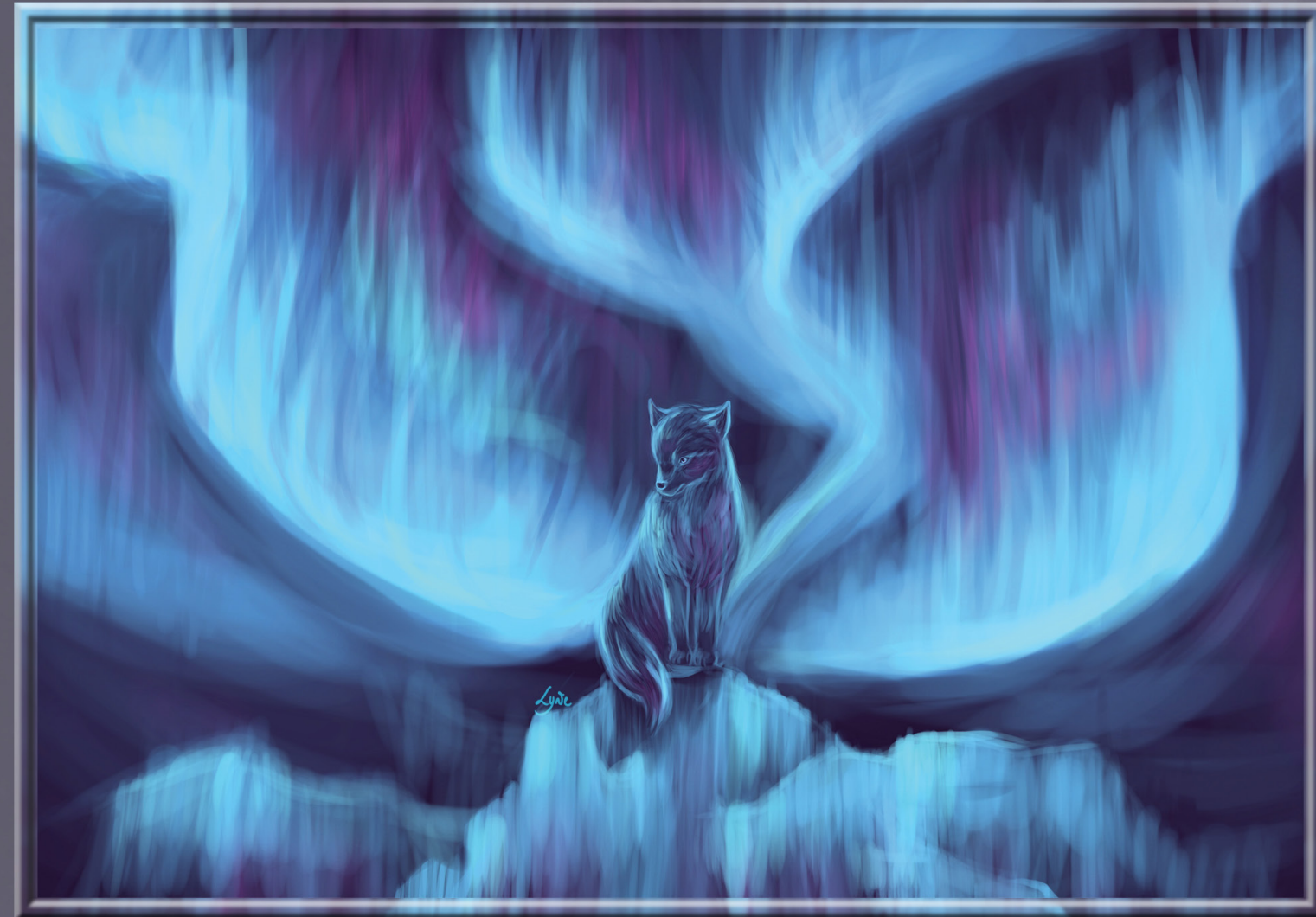
by
my
side...



Mathilde 

Métamorphose

Aurore Nocturne



" Des rideaux de lumière tombent sur le ciel, la nuit se fait silencieuse.
Une scène se termine, une page se tourne.
Un jour s'achève, la nuit devient aurore. "

Cyve - CentraleSupélec

*Furtive elle s'élance,
mouvante et immature,
Fugile minimise,
impossible de voir,
Dans une étrange danse,
une instable posture,
Soudain s'immobilise,
cesse de se mouvoir,
De prolifération, en différenciation,
Son corps se pose et place,
enfin prête elle l'ose,
Cette ultime mission, suivre l'évolution,
Dans un élan tenace, une métamorphose.*

Anaïs Eve - Université Paris Saclay



AU PIED DES MONTAGNES FROIDES
D'ARCADIE, PARMI LES NYMPHES
DES FORÊTS, LA PLUS CÉLÈBRE
S'APPELAIT SYRINX.

UN JOUR QU'ELLE REVIENT DU
MONT LYCÉE, LE DIEU PAN
L'APERÇOIT ET ENTREPREND DE
LA SÉDUIRE.

ELLE, CEPENDANT, DÉDAIGNE SES
AVANCES ET PREND LA FUITE À
TRAVERS CHAMPS.
POURSUIVIE PAR LE DIEU, ELLE
COURT AINSI À PERDRE HALEINE
JUSQU'AUX BORDS SABLONNEUX
DU PAISIBLE FLEUVE LADON.
LES EAUX ARRÊTENT SOUDAIN
SON ÉLAN.
DÉJÀ PAN LA CROIT LIVRÉE À
SA MERCI...

ELLE PRIE ALORS SES SŒURS DU
FLEUVE DE LA MÉTAMORPHOSER.
LE DIEU SE PRÉCIPITE ET...
N'ENLACE QUE LES ROSEAUX DU
MARAIS. IL SOUPIRE DE DOULEUR ET
L'AIR QU'IL EXPIRE, TRAVERSANT
LES LONGUES TIGES, PRODUIT UNE
SOURDE PLAINTÉ.

SÉDUIT PAR CETTE MÉLODIE NOUVELLE,
IL MURMURE À L'ADRESSE DE LA NYMPHÉ :
« POUR MOI, CES PLANTES RESTERONT
LE MOYEN DE TE PARLER TOUJOURS »

IL COUPE ALORS DES ROSEAUX D'INÉGALE
LONGUEUR. AVEC DE LA CIRE, IL LES
COLLE LES UNS AUX AUTRES. AINSI
NAÎT ENTRE SES MAINS LA FLÛTE DE
PAN.


Texte adapté d'Antoine Mack : www.flute-de-pan.fr/La-metamorphose-de-Syrinx

Daímôn ou Démon ?



D'un côté le démon maléfisant des chrétiens
De l'autre le daímôn protecteur des anciens
Il n'y a parfois qu'un pas entre deux vérités
Pourtant les deux sont de notre réalité

Sachez donc à laquelle vous appartenez
Mais attention car l'habit est souvent mensonger
Puisque les anges sont les démons de Satan
Autant que le Diable n'est celui des croyants

 Dorian Serradeil – CentraleSupélec



Phoenix



Doublon



Feu d'artifice



Visage

Métamorphose

Comment peut-on qualifier la dualité d'une métamorphose? L'instant précis où deux choses différentes deviennent une? C'est le concept humain de la métaphore, de la personnification. Changer le sens même de la réalité, l'apparenter à d'autres concepts. Faire d'un détail quelque chose de grand, d'une plante un feu d'artifice, de cendres un visage. Créer une dualité de la réalité. Mélanger ce que l'on ne saisit pas à ce que l'on connaît. Cela vaut aussi pour nos relations. On interprète, on quantifie, on invente une personnalité aux personnes nous entourant. On crée les personnes que l'on connaît. On transforme des sourires en rayons de soleils, des refus en tempêtes. On fait co-exister ceux que l'on pense avec ceux qui ils sont. Pour tout ce qui se trouve autour de nous, on métamorphose la vérité en une autre, plus personnelle. Celle de notre compréhension.

Pierre Leclerc
CentraleSupélec



Papillonmorphose



« Je vous propose ces photos de dessins muraux que j'ai réalisés. »
Plus d'oeuvres ici : lagaleriedamelie.over-blog.com



Amélie
Université Paris-Saclay



Responsables de la revue Hiatus
Axel Boissin & Dorian Serradeil

Directeur de Publication
Dorian Serradeil

Mises en page
Axel Boissin, Alix Chazottes, Hugo Ginoux, Soukaina Lidam, Charles Mallet, Louis Niffoi, François, Philippe, Dorian Serradeil, Louis Soumoy

Dossier et Entretien
Axel Boissin, Chloé Delmotte, Luca Froger, Dorian Serradeil

Contact
bda.hiatus@ml.viarezo.fr

Site internet
bda.cs-campus.fr/hiatus

Imprimé en France par 1Year1Book
Parution : Avril 2020
Prix : Gratuit
Dépôt légal en cours, en attente d'ISSN

Nous remercions tous les étudiants qui ont contribué à cette revue en envoyant leurs œuvres ou en aidant aux mises en page. – Nous remercions l'**Université Paris-Saclay** et le **Crous de Versailles** pour le soutien qu'ils nous ont accordé en finançant ce numéro de Hiatus. – Nous remercions également **Bernard Bismuth, Anthony Cange, Elizabeth Ducottet, et Claudie Haigneré** pour avoir accepté de répondre à nos questions. – Nous remercions enfin **Alexandre Guansé** pour nous avoir permis d'utiliser ce tableau en couverture.

Une production du Bureau des Arts de CentraleSupélec

Couverture
ANTONIO GUANSÉ (1926-2008)
Nuit bleue, 1961
Huile sur panneau montée sur châssis
H. 50 cm - L. 65 cm

CentraleSupélec

